Frizon Nic. autor

Frizon Nic. autor

HISTOIRE
ABREGE'E
DE LA VIE
D'ELEONOR-MARIE
ARCHI-DUCHESSE
D'AUTRICHE,
REINE DE POLOGNE,
DUCHESSE DE LORRAINE,
MERE
DE SON ALTESSE ROYALE
LEOPOLD I.
A PRESENT REGNANT.

A NANCY,
Chez JEAN-BAPT. CUSSON, Imprimeur-Libraire Ordinaire de S.A.R. ſur la Place.

M. DCCXXV.
AVEC PERMISSION.

A

SON ALTESSE ROYALE.

MONSEIGNEUR,

CE petit Ouvrage, par rapport à son Auteur, ne mérite pas de Vous être présenté : mais le sujet que j'y traite, j'ose le dire, le rend digne de VOTRE

ALTESSE ROYALE. On ne peut même l'offrir à aucun autre qu'à Elle. Il vous appartient, MONSEIGNEUR, par le droit le plus légitime; puisque c'est la Vie de la Reine-Duchesse votre incomparable Mere, & le récit de ses vertus, dont vous êtes le Dépositaire & l'Héritier. La divine Providence a bien paru avoir pris le grand dessein de faire de VOTRE ALTESSE ROYALE un Prince des plus accomplis de l'Univers, reünissant en lui les qualitez d'un Pere, qui a été le Héros de son siécle, & celles d'une Mere qui en a été l'Héroïne. Je ne crains point de parler ainsi : l'héroïsme est de l'un & de l'autre sexe; & il y a des femmes extraordinaires en mérite, qui ont le droit & la gloire d'y atteindre aussi-bien que les hommes; & si jamais il en fut une de ce caractere, c'est celle dont j'ai l'honneur d'avoir écrit

l'Histoire. On y verra les vertus politiques & chrétiennes portées par une Reine jusqu'à leur plus haute perfection; un esprit éminent, une profonde sagesse, un cœur grand & magnanime, supérieur à tous les événemens de la vie; incapable également, & de s'élever dans les prosperitez, & de s'abattre dans les adversitez. On la verra pénétrée des maximes les plus solides de la Religion; aussi unie à Dieu dans la foule des affaires, aussi humble dans l'éclat des grandeurs, aussi mortifiée parmi les délices de la Cour, que la Religieuse la plus retirée, dans la solitude, les humiliations, & les austéritez du Cloître.

Je ne dis rien que vous n'ayez vû, MONSEIGNEUR, *& c'est pour moi un avantage considérable, qu'on ne pourra douter de la vérité des choses que je rapporte, dés qu'on sçaura que Vous-même en avez été le témoin.*

On les trouvera d'autant plus croyables, qu'on n'aura qu'à jetter les yeux sur Vous, pour connoître infailliblement quelles ont été les éminentes qualitez de Charles-Cinq, & les excellentes vertus d'Eleonor-Marie ; les unes & les autres étant parfaitement retracées dans VOTRE ALTESSE ROYALE. *C'est le sentiment général de tous ceux qui ont l'honneur de Vous approcher, & c'est ce que je ferois voir ici d'une maniere éclatante, si je ne sçavois que Vous avez un éloignement infini des loüanges les plus véritables ; & que content de les mériter, Vous ne pouvez les entendre qu'avec peine. Mais ce que Vous ne sçauriez-Vous dissimuler à vous-même,* MONSEIGNEUR, *c'est que Vous avez toujours eû présente à l'esprit l'idée de ces deux Augustes Personnes, & que Vous vous les êtes constamment proposées l'une & l'autre, comme les mo-*

deles ſur leſquels Vous vouliez Vous former.

C'eſt à quoi Vous avez ſi heureuſement reüſſi, MONSEIGNEUR, que dans toute l'étenduë de vos Etats, on ne ſe conſole de la perte qu'on a faite du Grand Charles, & de la vertueuſe Eleonor, que par le bonheur qu'on a de voir la grandeur d'ame du Pere, & l'éminente vertu de la Mere, revivre dans LEOPOLD *Premier, leur Auguſte Fils. C'eſt donc un plaiſir ſingulier pour moi, que je ne puiſſe faire la peinture de la Reine-Ducheſſe, ſans faire en partie la vôtre; & j'avouë que c'eſt un des plus puiſſans motifs que j'aye eu de l'entreprendre.*

Pour eſſayer d'y reüſſir, je me ſuis inſtruit le mieux qu'il m'a été poſſible des perfections de cette admirable Reine, dans le deſſein d'en tracer une idée fidele, & qui fût reſſemblante à celle que

VOTRE ALTESSE ROYALE en a toujours conservée. Je voyois bien, à la vérité, dans les Salles & dans les Cabinets, des Tableaux qui représentoient avec de vives couleurs le visage admirablement bien fait de cette charmante Reine : mais je ne trouvois nulle-part l'histoire de sa vie, qui doit être le portrait de son ame ; & j'ai l'honneur de l'offrir aujourd'hui à VOTRE ALTESSE ROYALE, comme la marque la plus signalée de mon zele.

Il y a fort long-temps que je cherchois l'heureuse occasion de Vous le témoigner, MONSEIGNEUR, & de m'acquitter par là d'un devoir qui ne m'est pas seulement commun avec toutes les personnes de ma robe, que Vous avez toujours honorez de votre Royale protection, comme vos glorieux Ancêtres ; mais qui m'est particulier, par des titres singuliers de la plus respectueuse recon-

noiſſance. C'eſt un ſentiment que j'ai reçu dans le ſein de ma Patrie, où mille monumens parlent encore tous les jours de la magnificence & de la bonté des Princes de la Maiſon de Lorraine; il s'eſt beaucoup augmenté par le long ſejour que j'ai eu l'honneur de faire dans les Etats de VOTRE ALTESSE ROYALE, *& par les marques qu'Elle a daigné m'y donner pluſieurs fois de ſes bontez; il ſe perfectionne enfin tous les jours, par les graces dont Elle ne ceſſe de combler la Maiſon du Noviciat, où je vis depuis beaucoup d'années. Auſſi puis-je Vous proteſter,* MONSEIGNEUR, *qu'il n'eſt point ici d'Etranger, qui le ſoit moins que moi; & qu'il n'eſt perſonne en Lorraine, à qui je vouluſſe le céder en vénération, en reconnoiſſance, & en zele pour la gloire de* VOTRE ALTESSE ROYALE. *Agréez donc cette Hiſtoire abregée de votre incompa-*

rable Mere. C'est un leger ouvrage, mais où mon cœur a plus de part que ma plume ; étant un témoignage tres-sincere du tres-profond respect, & du dévouëment sans réserve, avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSEIGNEUR,

DE *VOTRE ALTESSE ROYALE*,

Le tres-humble & tres-obeïssant serviteur, NICOLAS FRIZON, de la Compagnie de JESUS.

AVERTISSEMENT.

ON s'etonnera peut-être que je ne fasse qu'un Abregé d'une Vie qui doit fournir assez de matiere pour en faire une Histoire compléte. Je m'étonne encore plus justement moi-même, que dans les Etats de SON ALTESSE ROYALE, où il y a un si grand nombre d'habiles Ecrivains, il n'y en ait pas un seul jusqu'ici, qui ait songé à rendre publiques les éminentes vertus de son Auguste Mere. Aprés cet étonnement mutuel, je rends compte du parti que j'ai pris. A la vérité, lors que je mis la main à la plume, mon dessein étoit de donner au moins autant d'étenduë à la vie d'Eleonor-

Marie d'Autriche, Reine de Pologne, & Duchesse de Lorraine, que le Pere Brumoy Jésuite en vient de donner à celle d'Eleonor de Neubourg Impératrice; & quoi que je ne me flatasse pas d'écrire aussi poliment que lui, j'avois lieu d'espérer que mon Ouvrage ne seroit ni moins édifiant que le sien, ni moins fécond en choses merveilleuses. J'en attendois de Vienne & d'Inspruk d'assez amples mémoires, pour faire un juste volume. Quelques enquêtes que j'aye faites, je n'en ay pas reçu un seul mot. J'ai donc été obligé de m'en tenir aux lumieres que m'ont données ici des personnes d'un rang distingué, d'autant plus dignes de créance, qu'elles ont vû la plûpart, de leurs propres yeux, ce qu'elles m'ont appris, ayant eu l'honneur d'être de la Cour de cette vertueuse Reine, & d'avoir part à sa confidence aussi-bien qu'à ses actions

admirables de pieté. Mais rien n'est plus certain, que ce qu'a pris la peine de m'écrire de sa propre main, un des plus sages, des plus éclairez & des plus considerables de la Cour de SON ALTESSE ROYALE, le plus ancien de ses Conseillers & de ses Secretaires d'Etat, le Garde de ses Sceaux, employé dans toutes les Négociations les plus importantes, Plénipotentiaire dans les Congrez, Envoyé Extraordinaire chez les Princes de l'Europe, & qui a recueilli exactement tout ce qui s'est passé de plus remarquable par rapport à cette Province, depuis le mariage de Charles-Cinq. C'est la principale source où j'ai puisé de quoi écrire les divers événemens de la Vie de la Reine-Duchesse. En quoi j'ai au moins cet avantage, qu'en me bornant à un Abregé, je puis le remplir de faits tres-édifians, dont on ne sçauroit douter. Je fraye,

rai en même temps le chemin à de meilleurs Autheurs que moi : j'aurai fait un ſimple eſſai, & je leur laiſſerai l'honneur de faire une Hiſtoire parfaite.

PERMISSION

Du Reverend Pere Provincial.

JE ſouſſigné Provincial de la Compagnie de JESUS en la Province de Champagne, ſuivant le pouvoir que j'ai reçu de N. R. P. Général, permets au P. NICOLAS FRIZON de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre, qui a pour titre, *Hiſtoire abrégée de la Vie d'Eleonor-Marie Archi-Ducheſſe d'Autriche, Reine de Pologne, Ducheſſe de Lorraine, Mere de Son Alteſſe Royale Leopold Premier, à preſent régnant*, qu'il a composé, & qui a été vû, lû & approuvé par trois Theologiens de notre Compagnie. Fait à Nancy ce 7e Septembre 1725.

LOUIS LAGUILLE.

HISTOIRE ABREGE'E DE LA VIE DE LA REINE-DUCHESSE ELEONOR-MARIE.

ELEONOR-MARIE d'Autriche, en ſon premier mariage Reine de Pologne, & en ſon ſecond Ducheſſe de Lorraine, naquit à Vienne l'an 1652. Elle étoit Fille de FERDINAND III. Empereur, & d'Eleonor de Gonzague de la Maiſon de Mantouë, & par conſequent Sœur de l'Empereur LEOPOLD : avec cette

différence, que Leopold étoit du premier lit, & Eleonor-Marie du troiſiéme. La naiſſance de cette admirable Princeſſe ne précéda que de tres peu d'années celle d'une autre ELEONOR, Fille de Philippe-Guillaume Duc de Neubourg, depuis Imperatrice, & qui fut de même la merveille de ſon Siécle. L'une & l'autre Eleonor, plus eminentes encore par leur vertu que par leur naiſſance, ſemblent, par une diſpoſition ſinguliére de la Providence, avoir été données preſque en même temps en ſpectacle à toute l'Europe, pour faire voir aux perſonnes les plus qualifiées, ſans excepter celles du premier rang, qu'on peut & qu'on doit, dans les Cours, & juſques ſur le Trône, vivre ſelon les maximes de l'Evangile, & non pas ſelon les loix & les uſages corrompus du monde.

ELEONOR-MARIE dont j'écris l'Hiſtoire, reçut le ſaint Baptê-

me le jour-même qu'elle vint au monde; & quand on aura vû la ſuite de ſa vie , on n'aura nulle peine à croire qu'en la finiſſant, elle avoit non ſeulement conſervé cette premiere & précieuſe grace de ſa régénération, mais qu'avec le ſecours du Ciel, & ſa conſtante fidelité , elle y avoit ajoûté des accroiſſemens conſidérables , qui en ont fait une Princeſſe d'une perfection conſommée. Sa raiſon fut à peine développée des nuages de l'enfance, qu'elle parut prévenuë des bénédictions du Seigneur. Dés qu'elle connut l'Auteur de ſon être, elle leva les yeux au Ciel pour l'adorer ; les premiers mouvemens de ſon cœur furent pour lui. On n'eut pas beſoin de lui enſeigner comment il falloit l'aimer : le Saint Eſprit, qui poſſedoit ſon ame, lui en donnoit lui-même des leçons intérieures, plus perſuaſives & plus efficaces que toutes celles qu'auroit pû lui faire la plus vertueuſe Gouver-

nante. Il eſt vrai qu'elle en eut une des plus ſages & des plus pieuſes de la Cour de Vienne, où il n'eſt pas rare de trouver des Dames d'une condition tres-diſtinguée, capables d'élever de jeunes Princeſſes, & de leur inſpirer les principes d'honneur & de vertu qui conviennent à leur Naiſſance & à leur Religion : mais celle qui avoit éminemment le droit & le talent de faire le principal de cet Office à l'égard d'Eleonor, étoit l'Imperatrice elle-même ſon Auguſte Mere, qui reüniſſoit en elle les hautes vertus, qui ſont comme héréditaires aux Maiſons d'Autriche & de Gonzague. Elle ſe crut d'autant plus obligée de cultiver cette jeune Plante, que Ferdinand, au lit de la mort, lui avoit tendrement recommandé ſa petite Eleonor, qui n'avoit encore que quatre à cinq ans, à laquelle il eut la conſolation, en mourant, d'aprendre à prononcer ſouvent les ſacrez Noms de JESUS & de MARIE,

qui furent ſes dernieres paroles, aprés leſquelles il expira.

L'Imperatrice chargée de ſervir de Pere & de Mere à cette heureuſe Enfant, n'omit rien pour remplir parfaitement les devoirs attachez à ces deux qualitez. Elle regardoit Eleonor comme un dépôt que le Ciel lui avoit confié; & toute ſon application alloit à ne rien ſouffrir qui le pût altérer. Eleonor de ſa part, comme un parterre cultivé par une habile main, où l'on voit tous les jours éclore de nouvelles fleurs, faiſoit voir, dés ſon bas âge, des vertus naiſſantes, dont la Cour Imperiale étoit charmée. On lui remarquoit déja de l'inclination pour la Priere, un profond reſpect dans les Egliſes, une tendre dévotion envers la Sainte Vierge, qu'elle avoit coutume d'appeller ſa bonne Mere; de la compaſſion des affligez, de la miſericorde envers les Pauvres, de l'horreur pour tout ce qui peut bleſſer la modeſtie, & une pudeur an-

gelique, qui paroiſſoit peinte ſur ſon viſage. C'étoient là des traits de bon augure, & comme des ébauches des vertus ſolides, qui devoient dans la ſuite éclater en elle. La Nature, la Grace, l'éducation conſpirant enſemble pour la former, elles n'eurent pas beſoin de la lenteur des années, pour en faire une Princeſſe accomplie. Voici le portrait qu'on a toujours fait d'elle.

Elle avoit le corps bien fait, le viſage agréable : c'étoit une Beauté qui ne devoit rien à l'art, mais que les graces naturelles, un feu vif & modeſte, un tein blanc & vermeil, un ſoûris gracieux rendoient aimable. Sa taille étoit médiocre, mais majeſtueuſe. C'étoit chez elle un certain mêlange d'agrément & de dignité, qui imprimoit également le reſpect & l'amour. Son naturel étoit charmant, ſon humeur douce & affable, ſes manieres aiſées, polies & engageantes. Elle avoit ſur-tout un cœur droit, éloigné

des déguisemens & des détours, dont elle ne sçut jamais l'usage, si commun cependant dans les Cours ; sa vertueuse Mere les lui avoit décriez, comme indignes d'une Princesse, & encore plus d'une Princesse Chrétienne. Elle avoit un génie supérieur, un grand jugement, un esprit vif & solide, à peu prés comme ces pierres précieuses qui ont autant d'éclat que de solidité. Les personnes qui avoient l'honneur de la voir de prés, trouvoient en elle un fonds de lumiere, où les plus sages & les plus politiques avoient de quoi s'instruire dans l'Art de gouverner. C'est cette sagesse, jointe à un talent merveilleux de persuader, ainsi que nous le verrons en son lieu, qui fut le seul appui d'un Roy, dont le Trône étoit fort ébranlé. Pour sa mémoire, elle étoit si heureuse, qu'elle apprenoit aisément & retenoit constamment plusieurs choses, d'une maniere si nette & si fidelle, que la multiplici-

té n'y faiſoit nulle confuſion, & qu'elle étoit maîtreſſe de les rappeller quand il lui plaiſoit. Auſſi ſçavoit-elle parfaitement ſept langues différentes, la Latine, l'Allemande, la Françoiſe, l'Eſpagnole, l'Italienne, la Polonoiſe & l'Angloiſe, & elle les parloit toutes avec autant de politeſſe & de facilité, que ſi chacune eût été ſa langue naturelle.

Voila le plan ſur lequel il fut aiſé à l'éducation de travailler heureuſement, & que la Grace trouva tout propre à y élever l'édifice d'une tres-haute ſainteté. La crainte de Dieu, ſelon la parole du Saint Eſprit, eſt le commencement de la ſageſſe ; ce fut auſſi une des premieres vertus qui parut dans Eleonor. Elle craignoit Dieu, non pas de cette crainte purement ſervile, qui ne fait que des eſclaves ; mais de cette crainte filiale, qui s'appelle ainſi, parce que c'eſt celle des enfans bien nez, qui appréhendent de déplaire à

un Pere qu'ils reſpectent & qu'ils aiment. C'étoit aſſez qu'une choſe déplût à Dieu : cette idée ſeule ſuffiſoit à la jeune Eleonor, pour la déterminer à la fuir, lui fût-elle naturellement fort agréable. Il n'étoit nul beſoin de lui inſpirer de l'horreur des péchez conſidérables ; le ſoin qu'elle prenoit d'éviter les véniels, qui refroidiſſent la charité, la mettoit à couvert des mortels qui l'éteignent. *Peut-on appeller leger*, diſoit-elle, *ce qui offenſe un Dieu infiniment aimable ?* Auſſi le nommoit-elle ſouvent le Dieu de ſon cœur, & le ſouverain objet de ſon amour. De là lui venoit une affection ſinguliere pour l'Oraiſon. Elle ne négligeoit pas les Prieres Vocales ; elle en avoit de réglées, auſquelles elle ne manquoit jamais : mais celles qui ſe font de l'eſprit & du cœur, avoient beaucoup plus de goût pour elle, parce qu'elle y entretenoit plus intimement ſon Bien-aimé. Le Saint-Eſprit, qui étoit

ſon premier Maître en ce ſaint exercice, l'en avoit inſtruit lui-même dés ſes plus tendres années, & lui avoit appris à ménager de petites ſolitudes, ſoit dans la Chapelle Impériale, ſoit dans un cabinet, pour lui parler au cœur. C'eſt là qu'il lui imprimoit dans l'ame une vive connoiſſance des grandeurs de l'Eſtre ſuprême, & du néant de tout le reſte. C'eſt-là qu'il lui faiſoit voir clairement, que rien n'eſt grand que Dieu, ou ce qui a du rapport à Dieu. C'eſt-là que naiſſoit & que ſe fortifioit dans ſon cœur, un deſir ardent de gagner ſes bonnes graces, qu'elle préferoit mille fois à tous les avantages que lui promettoient & ſa naiſſance, & les rares qualitez d'eſprit & de corps dont elle étoit doüée. Elle en donna une preuve, qui doit ou inſtruire ou confondre bien des Dames chrétiennes, idolâtres de leur beauté. La Princeſſe étoit à la fleur de ſon âge, lorſqu'elle fut attaquée de la petite vérole,

maladie qui défigure assez souvent les plus belles personnes. On en fut allarmé ; on craignit qu'elle n'eût ce fâcheux effet dans Eleonor, & qu'elle ne lui fist perdre les traits du visage, qu'elle avoit fort réguliers, & la fraîcheur de son tein, qui étoit d'une extrême délicatesse. C'est ce qu'appréhendent presque autant que la mort, les personnes de son sexe, qui se piquent de beauté. La jeune Princesse seule n'en eut pas la moindre inquiétude. *Qu'importe*, disoit elle, dans le fort de son mal, qu'elle souffroit avec une tranquillité d'Ange, *qu'importe que je sois belle ou laide ? Je n'ai nulle envie de plaire aux hommes ; il me suffit de plaire à Dieu, qui n'a égard qu'à la beauté de l'ame. Pourvû qu'il ait la bonté de me la conserver, je me soucie fort peu de celle du corps.* Elle en étoit effectivement si peu jalouse, que loin de la cultiver, ou de la rehausser par des couleurs empruntées, elle en ternissoit l'éclat par

ſon application à la priere, par ſes abſtinences & par ſes veilles, dont nous parlerons dans la ſuite de ſon Hiſtoire. Il ſuffit de dire ici, que le mépris qu'elle faiſoit d'une fragile beauté, qui s'efface tôt ou tard, l'affranchiſſoit d'une eſpéce de ſervitude, dont l'uſage a fait une loi chez les perſonnes de qualité; & qu'au lieu de perdre comme elles, une partie de la matinée à ſe faire ajuſter, il ne lui falloit pour cela que tres peu de temps; de ſorte que les heures que d'autres paſſent inutilement à conſulter un miroir, étoient pour elle des heures de priere au pied de ſon Oratoire, & devant un Crucifix, qui étoit ſon miroir d'inclination, qui lui ſervoit à voir les traits de ſon ame, & à n'y ſouffrir aucune tache qui pût la rendre deſagréable à celui auquel elle ſouhaitoit uniquement de plaire. Pour y reüſſir, l'uſage des examens de conſcience lui étoit ordinaire, pour y remarquer ſes défauts, dont elle ne tardoit pas d'al-

ler s'accuser dans le Sacrement de Pénitence, avec autant de contrition, que si elle eût commis de grandes fautes. Ainsi purifiée, elle s'approchoit de la sainte Communion avec la dévotion la plus tendre; ce qu'elle faisoit au moins tous les Dimanches.

C'étoit sur-tout en ces saints jours, qu'elle ne s'occupoit que de choses spirituelles, & qu'elle en passoit tout le temps, partie à s'entretenir seule à seul avec ce Dieu de bonté qu'elle avoit reçu le matin, & à lui en rendre ses tres-humbles actions de graces, partie à de saintes lectures, qui servoient d'aliment au feu du divin amour, qui brûloit dans son cœur. Elle s'étoit imposé la loy de n'en faire jamais d'autres. Les Ouvrages de saint François de Sales, de sainte Therese, du Pere Grenade de l'Ordre de saint Dominique, du Pere Louis du Pont de la Compagnie de JESUS, étoient ses livres ordinaires; on les trouvoit d'abord dans son ca-

binet, où jamais elle ne ſouffrit ni de Romans, ni d'Hiſtoires galantes, ni de ces récits fabuleux qui allument de véritables paſſions, & qui ſont d'autant plus dangereux, qu'ils font couler plus doucement leur poiſon, couvert ſous les fleurs d'un langage poli. On a beau dire en effet, qu'on a horreur des obſcénitez, & des Autheurs qui en saliſſent leurs écrits; qu'on ſe borne à la lecture de ceux qui divertiſſent, & qui font paſſer le temps par des avantures, ou d'amour, ou de quelqu'autre paſſion? On n'y cherche d'abord, je le veux croire, que le plaiſir de l'eſprit: mais c'eſt une experience conſtante, qu'on y trouve dans la ſuite la corruption du cœur, & que ces ſortes d'amuſemens ont perdu de tout temps, & perdent encore tous les jours une infinité d'ames. Aprés cette courte digreſſion, où m'a mené inſenſiblement l'admirable retenuë de la Princeſſe, je reprends le fil de ſon Hiſtoire; & paſ-

ſant ſous ſilence mille actions de vertus de ſa jeuneſſe, que ſon humilité nous a cachées, ou que les Hiſtoriens de ſon temps nous ont laiſſé ignorer, je m'attache & je me borne à ce qui m'eſt plus connu, & dont j'ai de plus ſeurs garants.

Il étoit temps que l'Empereur ſongeât à donner un Epoux à ſa Sœur. Elle étoit à ſa dix-huitiéme année; mais d'une maturité de ſageſſe & de vertu, qui ſurpaſſoit de beaucoup ſon âge. Il n'y avoit point de jeunes Princes dans l'Europe, qui ne ſe fuſſent tenus tres-honorez de ſon alliance. Il y en avoit un entre les autres, à qui l'inclination de la Princeſſe donnoit la préference. C'étoit le Prince CHARLES de Lorraine; & le penchant de Charles s'accordoit parfaitement avec celui d'Eleonor. Si l'on n'eût conſulté que leurs deux cœurs, l'affaire auroit été bien-tôt concluë. Sa Majeſté Impériale y étoit de ſa part fort portée, en conſidération de

la naiſſance, du mérite & des grandes qualitez du Prince, qui lui étoient déja aſſez connuës, pour lui donner ſon eſtime, & ſa Sœur : mais quoi qu'il n'y eût point de Couronne dont il ne fût digne, il n'y en avoit encore aucune, dont il fût actuellement Maître. L'abdication volontaire de Caſimir, parut à l'Empereur une favorable conjoncture, pour lever le ſeul obſtacle qu'il trouvoit au mariage de Charles avec Eleonor : car le Trône de Pologne étant vaquant, il entreprit de l'y faire monter, pour donner un Monarque à ſa Sœur. Outre les ordres qu'il donna à ſes Miniſtres , de ſolliciter l'élection du Prince, & les ſommes conſidérables qu'il leur envoya pour la faciliter, il écrivit de ſa propre main une lettre, par laquelle il fit connoître à la Nation Polonoiſe, naturellement guerriere, le génie martial de celui qu'il propoſoit ; ſa valeur héroïque, & les autres qualitez, qui le rendoient

rendoient plus digne que tout autre d'être à la tête des Polonois : à quoi Sa Majesté Imperiale ajoutoit, que le choix qu'ils en feroient, seroit de sa part un engagement à renouveller & à affermir l'alliance de l'Empire avec la Pologne. La lettre fit impression sur les Membres du Sénat, & tout sembloit conspirer au succés de la Négociation : mais il arriva par certains interêts d'Etat qu'elle fut traversée par une Puissance, qui agissoit de sa part pour un Prince du Sang Royal; qui prêtoit au moins son nom à la poursuite d'un Trône, qu'il n'avoit pas trop d'envie d'occuper. Quoi qu'il en soit, l'habile Ministre ayant à lui un nombre de Sénateurs assez grand, pour mettre l'affaire en équilibre par le partage des voix, eut recours à un rafinement de Politique; & paroissant desinteressé, fit entendre à la République, que dans cette espéce d'egalité de suffrages, ne pouvant s'accorder, il étoit de la sagesse & de

l'interêt des Polonois de se choisir un Maître qui fût de la Patrie : Qu'il restoit encore en Pologne un Rejetton de la race des Jagellons, dont la mémoire immortelle devoit être chere à la Nation : Que l'élection qu'on en feroit, finiroit les contestations, & ne choqueroit ni l'un ni l'autre des Concurrens. L'avis fut reçu avec applaudissement, & fut suivi avec tant de promptitude, que dés le lendemain tous les suffrages se réünirent en faveur de Michel Cornebut Wiesnowiski, qui fut unanimement proclamé Roy de Pologne. C'est lui-même, qui depuis, à la premiere promotion des Cardinaux en faveur des Couronnes, nomma au Chapeau celui dont la Politique avoit si fort contribué à le faire monter sur le Trône. L'Empereur eut un vrai chagrin de voir ses desseins renversez. Il le dissimula ; & le nouveau Roy de Pologne lui ayant envoyé une célébre ambassade, pour lui faire part de son

avénement à la Couronne, & pour lui demander sa Sœur en mariage, il reçut gracieusement l'Ambassadeur à la premiere audiançe qu'il lui donna, se réservant à la seconde, de répondre à la proposition qu'il faisoit de la part de son Maître. On tint un grand Conseil pour en déliberer, & l'on y conclut qu'un Roy voisin, ancien Allié de l'Empire, ne devoit pas être rejetté. Eleonor étoit trop intéressée à cette conclusion, qui la regardoit personnellement, pour qu'elle ne lui fût pas communiquée. Leopold lui en fit l'ouverture; & feignant de ne pas sçavoir son panchant pour le Prince Charles de Lorraine, il lui dit qu'il vouloit lui donner un Epoux & une Couronne; que c'étoit en l'accordant au nouveau Roy de Pologne, qui souhaitoit son alliance. La Princesse, dont le cœur étoit ailleurs, fut d'abord surprise: mais regardant son Frere comme celui qui lui tenoit lieu de Pere, & à

qui elle ſe croyoit obligée d'obeïr comme à Dieu-même, elle ne fit point d'autre réponſe, ſinon qu'il étoit le maître, & qu'il pouvoit diſpoſer d'elle ſelon ſa volonté. En effet, ſacrifiant ſon inclination à ſon obeïſſance, elle conſentit au mariage auquel on la deſtinoit. Elle fut donc promiſe à Michel, beaucoup inférieur en mérite à celui qu'elle avoit déſiré : mais celui-là avoit une Couronne, & celui-ci n'en avoit pas encore, quoi qu'il eût par ſa naiſſance le droit légitime d'en avoit une à la mort de Charles IV. ſon oncle. Eleonor ne le quitta pas ſans verſer des larmes, qu'elle eſſuya le mieux qu'il lui fut poſſible, pour ne paroître pas accomplir avec peine la volonté de l'Empereur, & pour ne rien ôter à la perfection de ſon ſacrifice, par des ſentimens trop naturels. Le Prince Charles, de ſa part, tout ſenſible qu'il étoit à l'évenement qui venoit de lui faire manquer un Trône, &

plus encore à la perte qu'il faisoit d'une Princesse, dont le mérite & la vertu l'auroient dédommagé de ses disgraces, étoit trop façonné aux adversitez, & trop accoutumé à les recevoir avec soûmission, pour ne pas adorer en celle-ci la Providence, comme il l'avoit fait en tant d'autres; ce qu'il fit avec d'autant plus de mérite en cette rencontre, qu'il ne pouvoit ni voir, au travers des obscuritez de l'avenir, l'Epouse que le Ciel lui préparoit, ni développer les ressorts secrets, par lesquels une main invisible le conduisoit à une gloire mille fois plus éclatante, que le Diadême le plus brillant de l'Univers.

La Princesse cependant, à qui ses futures destinées, n'étoient pas plus connuës qu'au Prince, fut conduite en Pologne avec tout l'équipage d'une grande Reine. Elle y fut reçuë comme en triomphe, parmi les acclamations des Peuples. Ce fut une fête générale dans toutes les Villes,

& sur-tout à Varsovie, où elle fut couronnée en présence de tous les Grands du Royaume, en l'année 1670, âgée de 18 ans. Les feux d'artifice dressez dans les Places, & les illuminations dont toutes les maisons étoient éclairées, firent de la nuit le jour le plus éclatant & le plus beau. La nouvelle Reine ne s'en laissa pas éblouïr; & pendant que tout brilloit autour d'elle; que la Noblesse la plus distinguée, lui faisoit la cour; que le Roy lui-même, plus empressé que tout autre à la lui faire, lui donnoit toutes les marques de son estime & de son amitié, & que tout le Palais retentissoit du bruit flateur de ses éloges; la vertueuse Princesse recueillie en elle-même, s'occupoit de la considération des grandeurs de Dieu, & de sa propre bassesse; de sorte que les honneurs qu'on lui rendoit, lui causoient plus de confusion que de complaisance. Ce fut sur-tout quelques jours aprés,

que le tumulte & l'éclat des fêtes étant passé ; sous prétexte de se délasser des fatigues du voyage, & des importunitez de la foule, elle se retira la plus grande partie de la journée dans la Chapelle du Palais, & là seule à seul avec Dieu elle s'anéantissoit en sa présence ; elle déposoit humblement à ses pieds toutes les marques de sa grandeur ; & à la vuë du Sauveur couronné d'épines, elle n'avoit que du mépris pour le Diadême semé de pierreries, dont on venoit de lui ceindre le front. Ce n'étoit pas au reste un de ces sentimens superficiels & passagers, que certaines ames moins solides forment quelquefois dans des accés de ferveur, qui ne durent gueres plus que la lueur des éclairs qu'on voit s'allumer & s'éteindre presqu'au moment-même. C'étoit en elle une forte impression de piété, que l'Esprit de Dieu avoit faite dans son ame dés ses plus tendres années ; ayant toujours sui

le faſte & la molleſſe, & n'ayant rien aimé plus chérement que les rigueurs & les humiliations de la Croix. Mais avant que d'en donner des preuves effectives, dont je dois faire le détail ailleurs, il eſt eſſentiel à l'ordre de l'Hiſtoire, d'expoſer ce que fit la vertueuſe Reine en Pologne, dans le temps qu'elle y fut ſur le Trône.

Elle ſe perſuada d'abord que cette nouvelle dignité étoit un degré d'élévation, qui lui donnoit de nouveaux rapports, & qui lui impoſoit par conſequent de nouvelles obligations ; qu'outre qu'elle appartenoit encore, en cette qualité, plus ſinguliérement à Dieu, qui lui faiſoit part de ſon autorité, pour lui procurer de la gloire, & le faire obeïr, elle étoit liée à un Epoux, auquel elle devoit le reſpect & l'amour ; qu'elle avoit des perſonnes dans ſon Palais attachées à ſon ſervice, dont elle étoit obligée d'adoucir les peines par une charité compatiſſante ; qu'elle avoit

rélation à des Sujets, qui avoient droit d'attendre d'elle, qu'elle les édifiât par ſes exemples, qu'elle les protégeât par ſon crédit, & qu'elle les ſecourût par ſes largeſſes. Cette idée de ſes devoirs toujours préſente à ſon eſprit, la tenoit dans une ſollicitude continuelle pour les remplir.

Comme ſa capitale & ſon eſſentielle obligation regardoit Dieu, elle s'étoit fait un plan de vie, dont les principaux articles étoient ſes exercices de dévotion. Elle s'en acquittoit immanquablement, n'écoutant les raiſons ni d'affaire ni de ſanté, qui ſont ſi ſouvent de ſpécieux prétextes pour s'en diſpenſer, aux perſonnes-même d'une bien moindre condition. L'entretien avec Dieu étoit ſa premiere occupation ; elle n'en avoit aucun avec les créatures, qu'elle ne ſe fût acquittée de celui qu'elle devoit au Créateur. Dés qu'elle étoit levée, vêtuë d'une robe de chambre, proſternée en préſence de

la divine Majeſté, elle lui rendoit ſes profonds hommages, & ſes tres-humbles remercîmens ; elle lui offroit ſes actions de la journée, & lui demandoit la grace de n'y avoir d'autre vuë que ſa plus grande gloire. Aprés avoir ſatisfait à ce premier devoir, elle ne finiſſoit ſa priere que pour en commencer une autre ; car elle n'étoit pas plutôt habillée, qu'elle alloit à l'Egliſe, où elle entendoit pluſieurs Meſſes, & où elle demeuroit ſi long-temps, qu'il falloit, pour ainſi dire, l'en arracher. On étoit auſſi ſurpris qu'édifié de voir une Reine aſſiſter à toutes les cérémonies de l'Egliſe, aux Services les plus longs, aux Proceſſions publiques, où des femmes d'une condition fort médiocre, par un lâche & mauvais reſpect humain, ſe font un ſujet de honte de ſe trouver avec la populace. C'eſt dans ces rencontres qu'Eleonor faiſoit avec joie une profeſſion ouverte d'être Chrétien-

ne & Catholique, pour confondre ces fausses délicatesses, & accoutumer les personnes de sa Cour à ne jamais rougir des pratiques de la Religion. Ce que le zele l'obligeoit de faire avec éclat dans de pareilles occasions, l'humilité le lui faisoit cacher en beaucoup d'autres, où contente d'avoir Dieu pour témoin de ses actions de piété, elle en couvroit le spectacle aux yeux des hommes. Combien de fois se dérobant secrétement de sa Cour, se glissoit-elle sans train, sans équipage, en celle du Roy des Rois, où confonduë avec la foule, on ne la reconnoissoit que par une espece d'anéantissement respectueux, avec lequel elle se courboit devant celui qui s'est anéanti pour notre amour ? Le temps de la nuit lui paroissoit propre à contenter la double inclination qu'elle avoit à prier, & à prier en secret. Lors que le Roy étoit absent, & que toutes les personnes du Palais, sur-tout

celles que leur office obligeoit de coucher prés de ſa chambre, étoient enſevelies dans le ſommeil, elle ſe levoit ſans bruit, & ſe jettoit à genoux, pour invoquer le Pere des lumieres dans les tenebres; & répandant tout-à-loiſir ſon ame en ſa divine préſence, elle ſe dédommageoit des pertes que la délicateſſe de ſon amour lui faiſoit appréhender d'avoir faites pendant le jour. Il ne lui fut pas poſſible d'empêcher, malgré ſes précautions, que les gémiſſemens & les ſoupirs qui échapoient de ſon cœur enflammé, ne trahîſſent ſon ſecret. Elle fut entenduë par quelques Femmes de chambre, qui étoient les plus voiſines. Elles s'en plaignirent à elle, appréhendant que ſa ſanté ne s'alterât notablement par ſes excés de ferveur. L'humble Princeſſe en rougit, & leur défendit, ſous peine de perdre ſes bonnes graces, d'en dire un ſeul mot au Roy ſon Epoux, qui n'auroit pas manqué, ſen-

ſible comme il étoit à tout ce qui pouvoit incommoder une ſi chere Epouſe, de la prier de ſe borner aux dévotions qu'elle faiſoit aſſez longues pendant le jour.

C'eût été aſſez qu'il l'en priât, pour l'obliger à ſe modérer ; ſa priere l'auroit au moins embarraſſée, car elle l'auroit priſe comme un ordre qu'elle auroit eu peine d'accorder avec le puiſſant attrait que Dieu lui faiſoit ſentir pour l'oraiſon ; regardant ſon Epoux comme celui qui lui tenoit la place de Dieu-même. Il ne ſe peut dire juſqu'où elle portoit à ſon égard le reſpect & l'affection conjugale. Le reſpect la rendoit attentive au moindre ſigne de ſa volonté ; & il ſuffiſoit pour elle qu'elle devinât ſes deſirs, pour s'y conformer, & pour les ſuivre. Son affection étoit égale ; elle lui en donnoit les marques les plus tendres, par ſes ſoins, ſes aſſiduitez, ſes complaiſances. Si elle le voyoit triſte, il ne falloit qu'un re-

gard de ſes yeux, qu'une parole de ſa bouche, pour diſſiper le nuage de ſon eſprit. Si elle s'appercevoit qu'il s'engageât dans quelque fâcheuſe affaire, dont il ne prévît pas aſſez les ſuites; ſans paroître ou vouloir pénétrer ſes ſecrets, ou ſe prévaloir de ſes lumieres, elle lui faiſoit adroitement entrevoir le péril de ſon engagement, & les moyens de s'en garantir; mais avec de ſi ſages & de ſi reſpectueux ménagemens, qu'elle lui laiſſoit la gloire de ſe tirer lui-même d'embarras, & de réformer les erreurs de ſon Conſeil. Mais où ſon zele pour lui fut inimitable, c'eſt dans ſa derniere maladie. J'en ſuſpens le récit, pour ne pas anticiper le temps auquel elle arriva.

Comme les Officiers & les Domeſtiques ſont les premiers Sujets d'une Souveraine, c'eſt auſſi envers eux qu'Eleonor exerçoit ſinguliérement les vertus d'une Maîtreſſe Chrétienne. Leur ſalut étoit ce qu'elle avoit

de plus à cœur, & à quoi elle s'appliquoit avec plus de ſoin par ſes paroles & par ſes exemples. Elle vouloit que Dieu régnât dans ſon Palais; & pourvû qu'il y fût ſervi fidélement, elle paſſoit aiſément à ſes gens les manquemens qu'on commettoit au ſervice de ſa propre Perſonne. Loin de ces Maîtreſſes impérieuſes, difficiles & rigides, qui traitent leurs domeſtiques comme des eſclaves, qui ne leur parlent que d'un ton fier & menaçant, & qui ne leur pardonnent aucune des fautes qui leur échapent, l'humble & charitable Reine n'exigeoit des ſervices qu'avec peine; & & lorſqu'elle en exigeoit, elle paroiſſoit plutôt prier que commander. Comme elle ne croyoit pas infaillibles les perſonnes qui la ſervoient, leurs défauts lui donnoient plus de compaſſion que de colere; & ſa coutume étoit, ou de les diſſimuler avec ſageſſe, ou de les en reprendre avec douceur. Ce qui l'engageoit à en

uſer ainſi, c'eſt qu'elle avoit ſouvent dans l'eſprit ces penſées chrétiennes, que Dieu ſouffroit tous les jours ſes fautes avec patience; d'ailleurs, que la difference de ſa condition & de la leur n'étoit pas de ſon choix; qu'il y avoit entr'elle & eux une égalité de nature; que ſi elle leur étoit ſupérieure en dignité, elle leur étoit peut-être beaucoup inferieure en graces & en vertus; qu'au reſte la Providence ne l'avoit élevée au deſſus d'eux que pour leur faire du bien, & pour les rendre heureux. Pénétrée de ces principes, elle avoit un ſoin maternel de ſes moindres Officiers. S'ils étoient affligez, elle étoit leur conſolation; s'ils étoient malades, elle alloit elle-même les viſiter, & leur faiſoit porter les mets les plus délicats de ſa table; s'ils étoient pauvres, & chargez de famille, outre qu'elle leur faiſoit toucher exactement leurs gages, ce qu'elle obſervoit religieuſement à l'égard de tous, elle

elle les augmentoit à ceux-là à proportion de leurs besoins ; & s'ils laissoient en mourant un nombre d'enfans, qui n'eussent pas de quoi s'établir, elle leur faisoit créer des pensions, en mémoire des services que lui avoient rendus leurs peres. Mais elle vouloit aussi qu'on vêcût chez elle dans une parfaite union, & que la jalousie, la discorde & les querelles fussent bannies de son Palais. Si elle s'appercevoit qu'il y eût quelque difficulté entre ses domestiques, elle les faisoit venir auprés d'elle, elle s'informoit des causes de leur differend, elle écoutoit les raisons de part & d'autre en sage médiatrice, & leur parloit ensuite d'une maniere si juste, si douce & si persuasive, que les deux partis d'ordinaire étoient d'accord. Mais si elle trouvoit des esprits opiniâtres & indociles, qui refusassent d'entrer dans les voies de paix que sa sagesse leur ouvroit, elle prenoit alors un ton de Reine & de Maîtresse ;

de ſorte qu'il falloit ſe réſoudre à prendre ou le parti de la reünion, ou celui de quitter ſon ſervice, & de diſparoître à ſes yeux.

Sa charité ne ſe bornoit ni aux perſonnes de ſa Maiſon, ni dans l'enceinte de ſon Palais; elle ſe déployoit univerſellement ſur le Sujet & ſur l'Etranger. Son Trône étoit en même temps le ſiége d'une grande Reine, & l'aſyle de tous les miſerables; il ſuffiſoit de l'être, pour attirer ſa compaſſion, & pour avoir part à ſes largeſſes. On approchoit d'elle ſans crainte d'être ou arrêté, ou rebutté par ſa Garde, qui avoit ordre, dans les heures deſtinées à ſes audiences de charité, d'admettre indifferemment tous ceux qui avoient recours à elle. Les galeries & les ſalles en étoient quelquefois toutes remplies, & tous paroiſſoient à leur tour en préſence de la charitable Princeſſe. Son abord ouvert & gracieux donnoit aux plus timides l'aſſûrance de

lui parler, & de lui faire avec confiance le détail de leurs miseres: quelque ennuyeux qu'il fût, elle l'entendoit sans donner le moindre signe d'inquiétude & de chagrin. Elle se seroit fait un scrupule de ne pas écouter avec bonté ce que de pauvres malheureux souffroient avec patience. Elle recevoit les Placets des uns, avec promesse de les appuyer; elle assûroit les autres de sa protection contre la violence de ceux qui les opprimoient. La plupart recevoient d'elle des sommes capables de les tirer de la nécessité, & il n'y en avoit pas un auquel elle ne donnât des marques effectives de sa misericorde. Les Maisons Religieuses, les Prisons, les Hôpitaux, & généralement tous les endroits où elle sçavoit qu'il y eût de l'indigence, des infirmitez, ou toute autre disgrace, étoient sans exception les objets de sa charité. Mais les aumônes qu'elle faisoit les plus considérables, étoient à d'anciens

Officiers, auſquels il ne reſtoit que l'honneur d'avoir ſervi, ſans avoir recueilli les fruits de leur ſervice; à d'honnêtes familles devenuës pauvres, & d'autant plus à plaindre dans leur pauvreté, qu'elles n'oſoient la découvrir : elle faiſoit couler ſecretement de grandes ſommes, par des mains inconnuës, dans leurs obſcures maiſons, pour avoir le double plaiſir, & de ſoulager leur miſere, & de leur épargner la honte de l'expliquer. Elle faiſoit paſſer ſes libéralitez dans les Villes & les Provinces déſolées par la guerre, dans les campagnes, où la ſtérilité faiſoit craindre des maladies, qui ſont les ſuites ordinaires de la diſette; & enfin juſqu'aux extrêmitez du Royaume, où l'on beniſſoit par-tout la Providence d'avoir donné à la Pologne une Reine & une Mere, dans la perſonne d'Eleonor. L'amour que les Peuples avoient pour elle, étoit ardent & ſincere. Elle en eut des témoignages

bien marquez, lorſqu'elle quitta la Pologne; elle en emporta tous les cœurs. Ses triſtes Sujets la regrettegrent comme leur Mere. C'étoit, ainſi qu'on vient de le dire, la qualité que tout le Royaume unanimement lui donnoit; & les larmes qu'on répandit en la quittant, lui firent à elle-même regretter beaucoup plus les Polonois que leur Couronne. Mais comme elle ſçavoit parfaitement l'art de régner, elle ſçut accorder l'amour qu'ils avoient pour elle, avec le reſpect qu'ils devoient à ſa dignité. Toute l'Europe en eut une preuve convaincante dans l'importante occaſion que je vais raconter.

Pendant qu'on avoit en Pologne une ſi haute eſtime de la Souveraine, on n'en avoit gueres du Souverain. Il étoit tombé dans un mépris, dont il ne m'appartient pas de pénétrer les cauſes, & bien moins de les expoſer. Quoi qu'il en ſoit, le dégoût qu'on eut de lui, paſſa bien-tôt en

aversion ; & comme un feu porté de place en place dans des matieres combustibles, ne tarde pas de faire un incendie qu'on ne peut plus ni arrêter ni éteindre ; l'envie de changer de Maître, qui fut prise d'abord sourdement par un certain nombre de mutins, se répandit insensiblement de Province en Province, & gagna bien-tôt le cœur du Royaume ; de sorte que tout étoit en combustion dans la Pologne. L'Armée des Mécontens marchoit en bataille vers Varsovie, pour obliger Michel Wiesnowiski à descendre du Trône par une abdication volontaire ou forcée. Le Monarque infortuné n'avoit ni Armée sur pied pour se défendre, ni assez d'autorité pour se maintenir. Avant que l'Allemagne, ce vaste Corps, difficile à émouvoir, eût fait marcher des Troupes pour venir à son secours, il alloit succomber sous l'effort des Conjurez, qui entraînoient avec eux le peu de Su-

jets fideles qui lui restoient. Quelle digue pouvoit être opposée à ce torrent ? quelle ressource à ce Prince abandonné ? La seule autorité de son Epouse. Elle entreprend de calmer la tempête, & de le sauver du naufrage. Elle va droit au Camp des Révoltez, comme une autre Judith dans celui d'Holopherne ; elle se présente d'un air intrépide, mais toujours gracieux, à cette formidable Armée de Sarmates ; elle assemble les Chefs, & les harangue en peu de mots, comme il convient, selon le plus politique des Historiens, à la majesté d'une Tête couronnée. *Pourquoi, & contre qui vous vois-je armez, braves Polonois*, leur dit-elle ? *Que veulent dire ces Bataillons rangez, ces Enseignes déployées, sans les ordres & sans l'aveu du Souverain ? Je ferois tort à votre fidelité, de croire que c'est à lui que vous en voulez : mais si cela étoit, d'où pourroit vous être venuë dans l'esprit une*

Imperatoriâ brevitate. *Tacit.*

penſée ſi contraire au devoir & à l'honneur de la Nation? Elle a droit, j'en conviens, de ſe choiſir un Maître, mais non pas de lui faire la guerre, & encore moins de le dépoſer à ſon gré. Dés qu'elle s'eſt engagée à lui par un ſerment ſolemnel, elle ne peut le violer ſans felonie. Je ſçais que le Roy de ſa part s'eſt obligé à certaines conditions. Si le malheur des temps lui a fait differer l'accompliſſement de quelques-unes, il va les accomplir inceſſamment, & j'y tiendrai la main, je vous en donne ma parole de Reine.* Choſe étonnante. A peine a-t-elle parlé, que toute cette nombreuſe Armée de mutins met bas les armes, & jure hautement tout d'une voix aux pieds d'Eleonor, d'être à l'avenir conſtamment fidele à ſon Epoux : tant une ame heroïque, de quelque ſexe qu'elle ſoit, qui joint les graces avec la majeſté, a d'empire & d'aſcendant ſur les eſprits les plus farouches & les plus rebelles, pour les adoucir & les rame-

* Pacta conventa.

ner à leur devoir ! Il faut avouër aussi, que ce qui contribua merveilleusement à un changemenr si subit, c'est la réflexion qu'ils firent, qu'ils ne pouvoient perdre le Roy, sans perdre une Reine, dont les incomparables qualitez les avoient charmez.

C'est ainsi que la sage & la courageuse Epouse conserva la Couronne à Michel. Mais quelque soin qu'elle prît de sa santé, elle ne put lui conserver long-temps la vie. A peine avoit-elle vêcu trois ans avec lui, dans la plus douce union, que la Providence qui les avoit unis, les sépara par la mort de Michel Wiesnowiski. Il se sentit tout à coup attaqué d'une maladie, qui parut d'abord mortelle, & qui dura cependant assez, pour faire éclater la généreuse amitié d'Eleonor. Elle fut continuellement attachée au chevet du lit de son Epoux, lui rendant les offices les plus tendres, lui apprêtant elle-

même les alimens, les lui faiſant prendre de ſa main, auſſi-bien que les remedes; jalouſe qu'aucun autre qu'elle eût l'honneur de le ſervir, & lui dérobât des ſoins qu'elle eſtimoit n'appartenir qu'à elle. A peine avoit-elle pris une heure de ſommeil, que réveillée par ſa tendreſſe, elle retournoit à lui, ingénieuſe à trouver des moyens de charmer ſes ennuis, d'adoucir ſes douleurs, & de les lui faire ſupporter avec patience. Lorſqu'elle le vit s'approcher de ſon éternité, redoublant ſa ſollicitude, malgré l'accablement où elle étoit, elle le diſpoſa à ce grand paſſage, par les paroles de vie qu'elle lui diſoit de temps en temps; par les Actes de vertu qu'elle lui ſuggéroit; par le ſoin qu'elle eut de lui procurer les Sacremens de l'Egliſe, & de les lui faire recevoir avec la plus édifiante dévotion. Enfin elle ne le quitta point, qu'elle ne lui eût fermé les yeux. Heureux Prince, d'avoir eu une tel-

le Epouſe, dont la fermeté le maintint pendant ſa vie dans la poſſeſſion d'un Royaume temporel, & dont la piété l'aida ſi puiſſamment à jouïr aprés ſa mort d'un Royaume qui ne finira jamais ! Elle le pleura d'autant plus ſincerement, qu'elle l'avoit aimé d'un amour ſurnaturel ; & aprés avoir arroſé de ſes larmes le corps du cher Défunt, elle fut deux mois entiers à ne ſonger qu'au repos de ſon ame, par un tres grand nombre de Meſſes qu'elle fit dire, & par des libéralitez immenſes qu'elle fit aux Pauvres, dont elle ſçavoit que les prieres ſont puiſſantes auprés de Dieu.

Pendant qu'elle s'acquittoit de ces devoirs, la République prenoit des meſures, pour remplir le Trône vacant. Il n'avoit garde de demeurer long-temps vuide ; il n'y eut gueres d'Etat dans l'Europe qui n'y eût ſon Prétendant. Jamais le nombre & le mérite des Concurrens ne fut plus

grand. Outre le Prince de la Maiſon de France, dont le nom avoit déja paru dans le temps de la précédente Election, entrerent ſur les rangs le Duc de Neubourg pour ſon fils, d'autres diſent le fils du Duc de Neubourg pour ſon Pere; le Grand Duc de Moſcovie pour ſon Aîné; le Duc d'York, devenu depuis Roy d'Angleterre ſous le nom de Jacques II. le Prince George de Danemarc, l'Electeur de Brandebourg, le Prince d'Orange, & le Prince de Vaudémont, à qui le Duc de Lorraine Charles IV. avoit fourni de quoi acheter une Couronne étrangere, dans l'impuiſſance où il étoit de lui laiſſer la ſienne, qui de droit légitime étoit duë à ſon Neveu Charles de Lorraine. C'eſt ce grand Prince, dont l'Empereur portoit les interêts, pour qui la Reine Douairiere pouvoit ſe promettre de gagner preſque toute la Lituanie, & une grande partie de la Pologne, & au choix du-

quel les Polonois avoient plus de penchant que pour tout autre, en considération de ses qualitez héroïques, dont ils étoient parfaitement instruits, & des pressans offices de l'Empereur, qui avoit son élection si fort à cœur, qu'il promettoit de lui donner sa Sœur en mariage, si la Pologne le couronnoit. C'étoit prendre les Polonois par un endroit auquel ils étoient fort sensibles : car c'étoit le moyen de se conserver une Reine, qui leur étoit tres-chere, d'autant plus qu'elle déclaroit hautement, qu'elle n'auroit jamais d'autre Epoux que celui qui lui étoit destiné par l'Empereur son Frere, & pour lequel elle avoit elle-même une affection particuliere. Tout paroissoit disposé en faveur du Prince Charles de Lorraine ; & la plupart des Provinces disoient déja publiquement, que la Nation ne vouloit point avoir d'autre Souverain que lui. La politique cependant, dont

l'art ſe réduit aſſez ſouvent à affoibir le parti dominant, faiſoit jouër des reſſorts, pour faire tourner la fortune d'un autre côté; & ces reſſorts étoient d'autant plus puiſſans, que l'or & l'argent qu'on répandoit ſous-main, leur donnoit le mouvement. D'ailleurs on paroiſſoit abandonner ſes propres interêts, pour le bien commun de la République. On repréſentoit qu'il y avoit à craindre, du nombre & de la puiſſance des Prétendans, que la préference que l'on feroit de l'un d'entre eux, ne choquât tous les autres, qui ne manqueroient pas de prendre les armes pour s'en venger; qu'ils auroient même leurs partiſans dans le Royaume, & que la Pologne enfin ſeroit en riſque de devenir le theâtre d'une guerre ſanglante, & d'une funeſte diviſion. On concluoit, que la ſeule voie de prévenir ce malheur, étoit d'exclure indifferemment & généralement tous les Concurrens

étrangers, pour ne leur donner entr'eux nulle jalousie : Qu'il y avoit dans la Patrie assez de Sujets, qui étoient dignes du Trône, sans en chercher ailleurs; & entre les autres, le Grand Marêchal Sobieski, issu du sang des Rois, renommé pour ses exploits de guerre, & dont ils avoient eux-mêmes admiré la valeur dans la fameuse journée de Cotzin, où il avoit mis en déroute l'Armée des Turcs, qui avoient laissé, outre le bagage & le canon, quatorze mille morts sur la place. Ce discours fit impression sur les esprits; la chaleur qu'on avoit fait paroître pour le Prince de Lorraine, se rallentit. Le Sénat s'assembla, on tint des Conseils : les avis furent partagez pendant un temps, mais enfin ils se reünirent; & nonobstant la considération qu'on avoit pour l'Empereur, les obligations qu'on avoit à la Reine, & le mérite reconnu du Prince Charles; la terreur panique d'une guerre ima-

ginaire, l'emportant ſur les titres & les motifs les plus réels, Jean Sobieſki, fut élû Roy de Pologne. Le Prince de Lorraine, qui s'étoit porté ſur les frontieres, pour appuyer de plus prés ſon parti; à la premiere nouvelle du renverſement de ſes eſperances, prit la poſte, pour ſe rendre à Vienne; & à peine étoit-il deſcendu de chaiſe, qu'un Gentilhomme de la Reine arriva preſqu'auſſi-tôt, avec une lettre de ſa part la plus obligeante & la plus tendre, par laquelle elle le conſoloit du peu de ſuccés de ſes prétentions, & des efforts qu'elle avoit faits elle-même pour engager les Polonois à ſon élection: l'aſſûrant au reſte, que ce revers de fortune, & tout autre qui pourroit lui arriver, ne ſeroit jamais capable ni d'ébranler ſa réſolution de l'avoir pour Epoux, ni d'altérer l'affection qu'elle avoit pour lui. Le Prince tres-ſenſible aux bontez de la Reine, lui répondit ſur le champ, avec la même

politeſſe,

politesse, que la continuation de ses bonnes graces, & l'assûrance qu'elle vouloit bien lui en donner, le dedommageoient pleinement de la perte d'une Couronne; & qu'il lui protestoit de sa part, que son respect & sa reconnoissance seroient inviolables à son égard, en quelque état, & en quelque situation que la fortune le pût mettre.

Eleonor cependant n'ayant plus rien qui la retînt en Pologne, aprés avoir rendu publiquement ses actions de graces à Dieu, & aux Saints Protecteurs du Royaume, en partit, comme on l'a déja dit, assiégée d'un peuple infini, fondant en larmes, & qui faisoit retentir l'air de ces tristes paroles : *Ah! nous perdons notre Mere!* La Reine attendrie, fit presser l'équipage, pour se dérober à un spectacle qui la touchoit sensiblement elle-même. L'Empereur la reçut à son retour, comme une Reine, &

comme une Sœur ; c'eſt à dire , avec tout l'honneur que demandoit ſa dignité , & avec toute la tendreſſe que lui inſpiroit le ſang de Ferdinand, qu'ils avoient eû l'un & l'autre pour Pere. Sa Majeſté Impériale lui aſſigna Neuſtat , pour y tenir ſa Cour. C'eſt une Ville ſituée ſur les bords de la Riviere de Briskau , à ſix lieuës de Vienne, & que Paul II. érigea en Evêché l'an 1468. Avant que de s'y rendre , elle auroit ſouhaité de trouver à Vienne le Prince de Lorraine : mais il étoit déja parti pour la Flandre , qui étoit alors le theâtre de la guerre, dans l'impatience où il étoit d'y ſignaler ſon courage. Il n'en attendit pas long-temps l'occaſion. Ce
1674. fut à la Bataille de Senef , où ſans autre titre que celui d'un illuſtre Volontaire , il combattit avec une bravoure , qui fut admirée des deux Armées, & qui mérita les éloges du grand Condé , à qui la Vi-

ctoire auroit peut-être encore plus coûté, si une dangereuse blessure du Prince Charles n'avoit obligé ses gens de le transporter malgré lui hors du Champ de Bataille, que les Alliez sans lui ne conserverent plus gueres.

Dans la Campagne qu'il fit l'année suivante sous Montécuculli, il ne donna pas de moindres marques de sa sage conduite, qu'il en avoit donné de sa valeur dans la précédente : mais si l'union de ces deux grandes qualitez parut jamais avec éclat, ce fut en 1676, où commandant en Chef l'Armée des Alliez sur le Rhin, il prit Philisboug, en présence d'une nombreuse Armée, & d'un des meilleurs Généraux qu'ait eu la France.

1675. Année de la mort de Charles IV.

1676.

Aprés une si glorieuse Expédition, il étoit juste que l'Empereur songeât à récompenser ses services; & il ne pouvoit mieux les reconnoître, qu'en lui donnant la Reine sa

Sœur pour Epouſe. Il en prit enfin la réſolution ; & pour ne pas donner le temps à la jalouſie, ou à quelqu'autre paſſion ſecrete de la traverſer, le Comte de Mansfeld ami du Duc de Lorraine, (c'eſt le temps auquel je dois l'appeller ainſi, la mort de Charles IV. ſon prédéceſſeur & ſon oncle, l'ayant mis en droit d'en porter légitimement le titre), le Comte de Mansfeld, dis-je, entreprit ſans differer, l'exécution du mariage que Sa Majeſté Impériale avoit réſolu. Mais ce Comte étant tombé malade, & ſon indiſpoſition ne lui ayant pas permis d'agir, le Marquis de Grana, qui étoit dans les interêts du Duc, ſe chargea de la commiſſion, dont il s'acquitta avec tant de zele, que le Contract de mariage fut ſigné le 18e de Mars de l'année 1677. Il ne fut cependant célébré que l'année ſuivante, la Campagne étant ſur le point de s'ouvrir, & demandant

que le futur Epoux ſe rendît promptement à la tête de l'Armée Impériale, dont il étoit le Généraliſſime. Il étoit alors le ſeul & légitime héritier du Duché de Lorraine, ainſi qu'on vient de le dire, Charles IV. étant décédé, il y avoit déja deux ans, prés de Birkenfeld. Il paſſa donc, dans cette Campagne, ſur la liſiére de ſes Etats, & les vit de fort prés, & il fut vû lui-même par ſes fideles Sujets, dont il ſçavoit parfaitement l'intime affection, & l'inviolable attachement à leurs Souverains; ce que je ne puis mieux exprimer qu'avec ces termes d'un Hiſtorien Milanois: *Tantò piu chè i ſapeva, che i popoli, quali ebbero ſempre un affetto inviſceratiſſimo verſo i loro Principe.* Mais ce qui ſe paſſa dans ſa marche, n'étant pas de mon Hiſtoire, je reprens ce qui regarde le Duc, par rapport à la Reine Eleonor.

D. Caſimiro Freſchot.

Aprés avoir établi les Quartiers d'hyver, viſité les Villes, & mis tou-

tes les Places en état de défenſe, il fut appellé à Vienne par l'Empereur, pour l'accompliſſement du mariage avec la Sœur de Sa Majeſté Impériale. On lui fit, à ſon arrivée, tout l'honneur que méritoit cette auguſte alliance. A peine fut-il introduit dans le Cabinet de l'Empereur, qu'il le fit aſſeoir auprés de lui; & l'ayant entretenu quelque temps, il le conduiſit lui-même chez l'Impératrice régnante, qui le traita avec la même diſtinction. De là il fut accompagné juſqu'à l'appartement de l'Impératrice Douairiere, où il trouva la Reine & les Archi-Ducheſſes. L'Impératrice l'embraſſa comme ſon Gendre, & la Reine comme ſon Epoux. Aprés quoi l'Impératrice & les Archi-Ducheſſes ſe retirerent, pour leur donner le loiſir de s'entretenir enſemble.

Cependant tous les préparatifs ſe faiſoient pour la ſolemnité du mariage, qui fut célébré avec une extraor-

dinaire magnificence le 6e de Fevrier de l'an 1678, en présence de toute la Cour Impériale. L'Epoux & l'Epouse au pied de l'Autel, se jurerent une foi, un amour & une confiance réciproque ; le Sacrement qui les unit à la face de l'Eglise, ne fit autre chose que de confirmer & de sanctifier les nœuds que la nature & l'assortiment des mêmes inclinations avoient formez depuis beaucoup d'années. Ils furent l'un & l'autre au comble de leurs vœux, & ils regarderent leur alliance comme une source de paix, de graces & de benédictions. Les fêtes & les rejouïssances étant finies, le Duc de Lorraine, que l'Empereur, en faveur du mariage, avoit fait Gouverneur du Tirol, nomma Messieurs le Marquis de Bassompierre & le Comte le Begue, pour en aller porter les Lettres patentes aux Etats de cette Province. Aprés quoi ayant pris congé de Leurs Majestez Impériales, il partit

La Reine étoit alors âgée de 26 ans.

de Vienne le 2e de Mars, & ſe rendit à Inſpruk, Capitale du Tirol, avec la Reine.

Il commençoit à peine à goûter les fruits de cet heureux mariage dans la compagnie d'une Epouſe ſi digne d'être chérie, qu'il fallût en interrompre les douceurs, pour aller tout de nouveau ſur le Rhin eſſuyer les fatigues de la Guerre, dont le feu n'étoit pas encore éteint. Il fut fort mal ſervi dans cette Campagne, par quelques Miniſtres de l'Empereur, jaloux de ſon alliance & de ſa gloire ; qui l'ayant laiſſé manquer des choſes les plus néceſſaires, le mirent hors d'état de pouvoir exécuter les projets qu'il avoit formez pour le ſervice de l'Empereur, & l'honneur de ſes Armes.

Ce chagrin fut ſuivi d'un autre, auquel il ne s'attendoit pas, & dans des conjectures, qui ſembloient devoir lui être favorables. On traitoit de la Paix à Nimégue, & il y avoit

tout lieu d'esperer, que dans les Articles, celui de son rétablissement en ses Etats y seroit compris. Il le fut en effet, mais avec des conditions qui lui parurent si préjudiciables au droit & à l'honneur de sa Couronne, qu'il ne crut pas pouvoir les accepter, & qu'il aima mieux s'absenter encore de ses Duchez de Lorraine & de Bar, que d'y rentrer, pour n'y être qu'à demi le Maître.

Il retourna donc à Inspruk auprés de sa vertueuse Epouse, à laquelle il ne craignit pas d'apprendre cette nouvelle disgrace, qu'elle étoit capable de soûtenir. *Qui l'auroit crû, Madame*, lui dit-il, *que le chagrin dût suivre de si prés la joie de notre heureux mariage? Faut-il s'étonner de cette alternative de biens & de maux*, lui répondit la Reine, d'un air tranquille; *c'est la main de Dieu qui nous y fait passer vous & moi, & c'est ainsi qu'il en use envers les ames qu'il veut sanctifier. Il vous a fait un grand Prin-*

ce, mais il veut vous faire un grand Saint; & il ne le fera que par les adversitez & par les croix. Plaise à sa divine Majesté que j'y aye part moi-même, pour en partager le mérite avec vous! On perd peu de chose, quand on perd une Couronne, qu'on n'emporte pas à la mort; rien n'est à craindre que la perte d'une couronne immortelle. Le Duc fut charmé du discours d'Eleonor, & il entra dans ses sentimens de toute son ame.

Il lui faisoit, dans une autre occasion un récit abrégé des avantures de sa vie. *Je fus*, lui disoit-il, *dés ma naissance enveloppé dans les calamitez de ma Maison; toujours plus malheureux, à mesure que j'avançois en âge. Errant d'Etats en Etats, & n'y trouvant ni asyle dont je pusse joüir longtemps, ni ressource qui s'ouvrît à ma mauvaise fortune; obligé de me dérober à une Cour, où tout sembloit briller pour moi, & d'où je n'eu que le temps de disparoître, pour me tirer de*

l'embarras où m'avoit jetté mon propre Sang ; je passay de cette Cour en celle de l'Empereur, qui me fit le plus gracieux accueil : j'y ay été traversé par les Officiers les plus considérables de Sa Majesté Impériale, dont les bontez à mon égard leur faisoient ombrage. J'ai manqué deux fois une Couronne étrangere, vous le sçavez, Madame ; & il ne m'est pas permis de joüir de celle qui m'appartient, & que j'étois sur le point de vous offrir. Voila les routes par lesquelles il a plû à la divine Providence de me conduire, & par où, avec sa grace, j'ai marché avec un entier abandon. Je ne sçaurois vous plaindre, mon Prince, répartit Eleonor ; *vous êtes entre les mains de Dieu ; il a des desseins sur vous, qu'il accomplira malgré tous les obstacles. J'ose vous prédire qu'il en sera de vous, comme de Joseph, qui par des voies en apparence fort opposées, fut porté au faîte des grandeurs de l'Egypte. Je ne puis me mettre hors*

de l'eſprit, qu'au travers de tant d'infortunes, le Seigneur ne vous mene à une gloire mille fois plus éclatante que le premier Trône de l'Univers. C'eſt ainſi que s'entretenoient ces deux grandes Ames, accoûtumées l'une & l'autre à goûter & à pratiquer les plus pures maximes de l'Evangile.

C'eſt à quoi de concert ils s'occupoient à Inſpruk, où ils paſſoient la journée à prier, à faire de ſaintes lectures, à viſiter les Hôpitaux, & à ſe trouver à toutes les dévotions de l'Egliſe. A la fin du jour, les Officiers & les Domeſtiques s'étant retirez, ils alloient enſemble, bien avant dans la nuit, aſſiſter aux Matines des RR. PP. Cordeliers, dans une Tribune qui communique à l'Egliſe de ces ſaints Religieux, avec leſquels le Prince mêloit ſa voix, pour chanter avec eux les louanges du Seigneur.

Il ſe livroit tout entier, à l'exemple de ſa vertueuſe Epouſe, à ces œuvres de piété, lorſque les Turcs

ayant rompu la Tréve, & menaçant de porter le fer & le feu jusques dans le sein de l'Empire, il est appellé par l'Empereur, pour s'opposer aux puissantes Armées, que ces Infideles amassoient de toutes les Provinces de leur domination. Le Duc s'en ouvrit à la Reine, à laquelle il fit voir la Lettre de Sa Majesté Impériale. Loin de le retarder : *Allez*, lui dit-elle, *volez, c'est Dieu-même qui vous appelle, & qui va vous mettre en état de remplir vos glorieuses destinées.* Aprés l'avoir embrassée, il ne perd pas un moment. Plein d'espérance & de courage, il part avec d'autant plus de joie, qu'il ne s'agit plus de répandre le sang chrétien. Il arrive à Vienne, il reçoit les ordres de l'Empereur, il se met à la tête de son Armée, à laquelle il communique sa confiance, & la généreuse résolution de vaincre ou de mourir pour la défense de la Religion & de l'Empire, dont les Ottomans avoient juré la perte.

1683. Cette formidable Puiſſance, élevée par l'impoſture & par la violence, groſſie par la multiplicité des nations qu'elle s'étoit aſſujetties, enflée par la multitude & l'étenduë de ſes Conquêtes, Ennemie déclarée du Nom Chrétien, ne prétendoit rien moins que d'ajouter à l'Empire d'Orient, qu'elle avoit envahi, l'Empire d'Occident, qu'elle ne croyoit ni plus difficile à ſubjuguer, ni plus capable de réſiſter au nombre & à la force de ſes Armées. Le Viſir en répond ſur ſa tête au Grand Seigneur. Plein de cette aſſûrance, il forme le hardi deſſein d'aſſiéger Vienne; perſuadé que s'étant rendu maître de la Capitale, il lui ſera aiſé de réduire tout le reſte; & qu'ayant marché ſur le ventre à toute l'Allemagne, il s'ouvrira tous les paſſages de l'Italie, & qu'il ira juſqu'à Rome arborer le Croiſſant, partout où il trouvera des Croix.

Pour exécuter cette grande & vaſte entrepriſe, il marche à la tête de deux cent mille hommes ; il ruïne, il ſaccage, il renverſe tout ce qu'il rencontre en ſon paſſage ; il remplit tout d'horreur & de carnage. Il s'avance à grandes journées vers l'Autriche, pour arriver à Vienne, avant qu'on ait le temps de la munir de tout ce qui eſt neceſſaire à ſa défenſe.

Le Duc de Lorraine, à qui les interêts de la Religion & de l'Empire ſemblent donner des aîles, l'y prévient, met ordre à tout, anime la Garniſon effrayée, la fortifie par un détachement de ſon Infanterie ; & ſe repoſant du reſte ſur le Gouverneur expérimenté qu'il y laiſſoit ; il ſort de la Place avec ſa petite Armée, pour tenir la Campagne, pour occuper les avenuës, pour harceler le Camp des Infidéles, pour leur enlever les Convois, & pour donner le temps à l'Armée

de Pologne de ſe joindre à la ſienne. La jonction s'en fit heureuſement, par les ſages meſures de Charles, & par la promptitude du brave Jean Sobieski Roy de Pologne.

Ces deux Héros ayant invoqué le Dieu des Armées, pour la cauſe duquel ils alloient combattre, animez d'une confiance qui les aſſûre de la Victoire, font ſonner la charge. Il n'y avoit pas de temps à perdre; le peu de munitions qu'avoient les Aſſiégez, étoit conſumé, la garniſon étoit épuiſée, les remparts foudroyez, la Place entre-ouverte de toutes parts. Le Viſir s'étoit promis d'y entrer triomphant le lendemain, lors que le Duc de Lorraine, ſecondé par l'intrépide Sobieski, qui de ſa part fait des prodiges de valeur, ſe jette comme un lion ſur les Troupes infideles les plus avancées, les enfonce, les renverſe, & en fait un ſi terrible carnage,

nage, que tout le reste de l'Armée Ottomane se met en fuite ; & que le Visir lui-même, desesperé de ne pouvoir ni rallier ses Soldats, ni arrêter ses fuyards, ni se sauver lui-même, qu'en suivant leur exemple, abandonnant canons, tentes, bagages, trésors de toute espece, & jusqu'au grand Etendard de Mahomet, s'enfuit à toute bride, & ne s'arrête, plein de rage, qu'aprés avoir mis une Riviere entre lui & l'Armée victorieuse. Ce fut là le coup décisif. Toutes les Villes que Charles attaqua depuis, furent prises, toutes les batailles qu'il donna furent des victoires, toutes les Provinces rebelles se soûmirent au seul bruit de son nom ; & pour donner en trois mots une juste idée de la promptitude & de l'étenduë de ses exploits, il suffit de dire, qu'en deux années il enleva plus de Pays aux Ottomans, qu'ils n'en avoient conquis en deux siécles. Ce furent là

les ſuites de cette glorieuſe Journée, dont le Roy de Pologne lui-même voulut bien déferer l'honneur au Duc de Lorraine, & que le Duc de Lorraine de ſa part renvoya au Roy de Pologne, par une modeſtie réciproque, ignorée des ames vulgaires, & qui ſied ſi bien aux Héros, au mérite deſquels elle ajoûte un nouvel éclat.

Mais on dira que je dois me ſouvenir que je fais l'Hiſtoire d'Eleonor, & non pas celle de Charles. Auſſi pretends-je ne pas m'en écarter; Eleonor ayant eu tant de part aux proſpéritez de Charles, nommément à cette mémorable action, dont je viens de faire le récit, & dont le Duc lui-même attribua le ſuccés à l'efficace de ſes prieres. En effet tandis que l'Epoux, l'épée à la main, & couvert de pouſſiere, combattoit les Ennemis de la Religion; l'Epouſe, ſous la cendre & le cilice, levoit les yeux

& les mains au Ciel, pour en faire descendre la victoire dans le Camp des Chrétiens. C'étoit même une sainte & religieuse pratique de la pieuse Reine, toutes les fois que le Généralissime alloit à la guerre, de faire faire dans la Chapelle du Palais des Prieres publiques, & de les commencer par l'exposition du Tres-Saint Sacrement trois jours continus, pendant lesquels on tiroit des Billets, qui marquoient à chaque personne de sa Cour, son heure pour l'Adoration perpétuelle. La Reine, outre celle qui lui étoit échuë, en prenoit elle-même encore d'autres, qu'elle passoit avec une ferveur extraordinaire, en présence de cet adorable Sacrement, priant instamment pour la prospérité des Armes de l'Empereur, & pour la conservation de son Epoux. Comme elle recevoit souvent de ses Couriers pendant les Campagnes; dés qu'il lui en arrivoit quelqu'un, qui lui apportât la nou-

velle d'une priſe de Ville, ou d'une victoire, elle alloit à l'Egliſe au moment-même en faire au Seigneur ſes remercîmens particuliers ; & le détail de l'Action étant venu, elle faiſoit chanter publiquement le *Te Deum*, en action de graces, de l'heureux ſuccés & de la protection de Dieu ſur le Duc ſon Mary.

Comme cette divine protection avoit paru d'une maniere extraordinaire dans le combat de Vienne, où Charles, parmi le feu terrible de l'Artillerie, l'effroyable grêle des balles, & la lueur affreuſe des cimeteres, vit cent fois la mort devant ſes yeux ; la reconnoiſſance de l'Epouſe ſe ſignala auſſi extraordinairement par les ſolemnitez qu'elle fit faire, où loin de porter un air triomphant, elle parut toujours dans une poſture humiliée, qui exprimoit viſiblement les ſentimens de ſa tres-humble gratitude. *Non, mon Dieu*, diſoit-elle du plus pro-

fond de son cœur, *ce n'est pas à nous, ce n'est ni à mes chétives prieres, ni au courage de mon Epoux, qu'il faut référer un si grand succés. Non, ce n'est pas à nous, c'est à vous seul qu'en est duë la gloire. NON nobis, Domine, non nobis, sed Nomini tuo da gloriam.* Ps. 113.
Puis retirée dans son cabinet, elle repassoit les divers évenemens de la vie du Duc; & comparant les traverses qu'il avoit tant de fois essuyées, avec les bénédictions présentes dont le Ciel le combloit, elle ne pouvoit se lasser d'admirer & d'adorer la Providence.

Rien en effet n'est plus admirable que cette divine Providence dans la conduite de ce grand Prince, qu'elle a fait passer par les épreuves les plus humiliantes & les plus dures, pour en faire le Héros le plus renommé de son siécle. S'il fût parvenu dans son temps sur le Trône de ses Ayeux, s'il se fût établi dans une Cour où tout sembloit lui promettre les plus

beaux jours, s'il avoit pouſſé plus heureuſement ſes prétentions ſur un Royaume étranger, il auroit, pour ainſi dire, dérangé les meſures que Dieu avoit priſes dans les deſſeins impénétrables de ſon conſeil, pour l'élever à la plus haute gloire. En un mot, il n'auroit été ni le Défenſeur de la Religion, ni le Libérateur de l'Empire, ni le Deſtructeur de la Puiſſance Ottomane. C'eſt cet heureux dénouëment de ſes deſtinées, qu'Eleonor avoit ſemblé preſſentir, & lui avoit comme annoncé dans le temps-même que le Duc l'entretenoit de ſes malheurs; lorſqu'elle lui donna de fortes eſperances que le Tout-puiſſant en feroit les moyens de ſon élévation.

Quoi qu'il en ſoit, ce fut pour Eleonor une joie indicible d'embraſſer ſon cher Epoux au retour d'une ſi glorieuſe Campagne; & ce fut pour Charles un ſujet toujours nouveau d'admiration, de revoir

Eleonor avec des accroiſſemens de perfection, qui paroiſſoient chaque année plus ſurprenans. Il reconnoiſſoit tous les jours de plus en plus, que le Ciel lui avoit donné une Epouſe comparable aux Elizabets de Hongrie, aux Hedviges de Pologne, aux Clotildes de France, qui avoient été dans leur temps des modeles de vertus aux Rois leurs Epoux, & qui avoient fait le bonheur de leurs Etats. Il faut avouër auſſi, que les exemples admirables qu'elle lui donnoit, contribuerent beaucoup à le faire auſſi parfait Chrétien qu'il étoit grand Prince. A la vérité, il y avoit déja bien des années qu'il étoit revenu des courts égaremens de ſa jeuneſſe; qu'il s'exerçoit-même à la pratique des vertus chrétiennes, & qu'à meſure qu'il avançoit dans le chemin de la gloire, il alloit toujours plus vîte dans les voies de la Grace : mais on ne peut diſconvenir, que depuis ſon

mariage, les progrés qu'il y fit, furent ſi conſidérables, qu'il devint auſſi Héros en piété, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, qu'il l'étoit en valeur. Il étoit ſurpris & charmé tout enſemble, de voir une Reine auſſi détachée des grandeurs humaines, que ſi elle eût été d'une naiſſance ou à les ignorer, ou à ne les pouvoir prétendre; auſſi dure à elle-même, que ſi elle eût été élevée dans les auſtéritez du Cloître; auſſi aſſiduë à la priere, que ſi ce ſaint exercice eût été ſa ſeule occupation: ſi occupée cependant au réglement de ſa Maiſon, à l'inſtruction de ſes Enfans, au ſoulagement des malades, & à d'autres œuvres de charité, qu'on ne pouvoit comprendre qu'elle eût encore du temps aſſez pour faire de longues prieres. Mais ce que le Prince admiroit ſinguliérement en elle, c'étoit une égalité d'humeur invariable; un viſage toujours ſerein, ſur lequel il ne remarquoit jamais

le moindre nuage ; une affabilité prête à toute heure, ſoit à accueillir, ſoit à écouter les petits & les grands ; une réſerve infinie dans ſes paroles, nulle ne ſortant de ſa bouche, qui ne fût peſée par la prudence, & réglée par la charité ; une patience invincible à ſupporter les défauts des Officiers de ſa Maiſon, les manieres quelquefois peu reſpectueuſes des perſonnes qui l'approchoient, l'importunité des mandians, dont la foule indiſcréte la preſſoit ſouvent, avec danger d'en être notablement incommodée. Il étoit d'autant plus touché de cette douceur inaltérable, qu'il ſe ſentoit naturellement vif, & que la colere étoit le ſeul ennemi qu'il avoit peine à vaincre. Il en vint cependant à bout ; & animé par les exemples de modération que lui donnoit Eleonor, s'il ne parvint pas à cette heureuſe inſenſibilité, qui exclut les émotions involontaires, il gagna aſſez d'empire ſur lui,

pour les réprimer ſur le champ, & pour n'en faire éclater nul ſigne au dehors. Les premiers mouvemens qui s'élevoient en lui malgré lui, étoient comme ces éclairs, dont le feu s'éteint incontinent dans le ſein de la nuë, dont on ne voit ſortir ni foudres ni carreaux.

Tout Inſpruk étoït dans l'étonnement de voir une Reine, & un Duc Généraliſſime des Armées de l'Empereur, pratiquer à l'envi les plus édifians exercices de la Religion, entendre tous les jours pluſieurs Meſſes, paſſer des heures entieres devant le Tres-Saint Sacrement, le ſuivre à pied dans les maiſons des malades, aſſiſter à toutes les Proceſſions ; la Reine, réciter tous les jours le Chapelet à haute voix avec les perſonnes de ſon Palais ; n'omettre jamais en ſon particulier l'Office de Notre-Dame ; & le Duc, celui qui eſt ordonné par l'Egliſe aux Ecléſiaſtiques ; fréquenter l'un & l'au-

tre tres-ſouvent les Sacremens, & toujours avec une piété ſi exemplaire, qu'ils en inſpiroient à tous ceux qui en étoient les ſpectateurs. Ce détail, mêlé d'actions aſſez petites aux yeux des hommes, ne ſera pas du goût du ſiécle, qui traite de minuties ces pratiques de dévotion, qui ſont grandes aux yeux de Dieu, & qui lui rendent plus de gloire que tout ce qui ſe fait d'éclatant dans l'Univers. C'étoit le ſentiment de ces deux grandes Ames, qui ne s'eſtimoient jamais plus honorées, que lorſque confonduës avec la populace, elles s'acquittoient des devoirs les plus communs de la Religion: ſentiment plein de foi, qui m'autoriſe à les rapporter, & qui doit couvrir de confuſion de prétendus eſprits forts, qui ne les regardent qu'avec mépris. C'étoit donc ainſi que le Duc, uni étroitement à ſon Epouſe, ſe délaſſoit des fatigues de la guerre, & ſe diſpoſoit à en prendre de nouvelles.

Lorſque le temps étoit venu de rentrer en Campagne, la Reine l'accompagnoit de cœur , & s'appliquoit dans ſa ſolitude à lui attirer les graces du Ciel. Maîtreſſe alors d'elle-même , elle s'abandonnoit à ſa ferveur ; ſes Oraiſons étoient plus longues , ſes Confeſſions & Communions plus fréquentes , ſa maniere de vie plus auſtere , & ſes ſoins plus aſſidus pour procurer le ſalut de toutes les perſonnes qui étoient à ſon ſervice.

Il y avoit déja quelques années que Dieu lui avoit donné un Fils, qui étoit le premier fruit de ſon mariage avec le Duc de Lorraine, & qui devoit faire un jour l'honneur & la félicité de cette Province. Dans le temps qu'elle le portoit dans ſon ſein, s'étant avancé dans la Suabe, pour y être à portée de recevoir plus aiſément des nouvelles du Duc, qui commandoit alors ſur le Rhin, Elle avoit fait bâtir à Kuntzbourg une

Chapelle ſous l'invocation de ſaint Joſeph, pour obtenir de Dieu d'heureuſes couches par l'interceſſion de ce grand Saint, à qui elle ſe crut toujours depuis redevable de la naiſſance fortunée du premier de ſes Enfans. Toute ſon application alloit donc à la conſervation du précieux dépôt que le Ciel avoit mis entre ſes mains. Elle y avoit intereſſé le Seigneur, de qui elle l'avoit reçu. Car dés qu'elle fut relevée de ſes couches, elle le fit porter avec elle à l'Egliſe, elle le poſa elle-même ſur l'Autel, elle le conſacra à JESUS-CHRIST, & le ſupplia de le prendre ſous ſa protection, & d'en faire un jour un zelé Défenſeur de la Religion, comme étoit alors le Duc ſon Pere. Aprés quoi on entonna le *Te Deum*, & l'on chanta la grande Meſſe en action de graces. Ce fut toujours ainſi qu'en uſa la vertueuſe Princeſſe Princeſſe, lorſqu'elle devenoit

Le 8 de Sept. 1679.

mere de quelque nouvel Enfant ; dans la pensée qu'elle ne le mettoit au monde que pour être dévoué au service du Seigneur.

Leopold (c'est le nom que son Fils aîné, reçut sur les fonts de Baptême, où il eut l'honneur d'avoir pour parrein l'Empereur son oncle) tout enfant qu'il étoit, portoit sur le front un air de dignité, & l'on voyoit dans ses yeux briller certains rayons, qui furent dés-lors des présages des grandes qualitez dont il seroit doüé, lorsque la maturité de l'âge les auroit déployées. Mais Dieu, qui se plaisoit à éprouver la vertu de la Mere, permit que Leopold eût dans son enfance une espéce d'indisposition, qui effraya la Reine, & dont les suites pouvoient être tres-fâcheuses. Tout ce qu'il y avoit de plus habiles Medecins fut consulté sur son mal, & pas un ne put y apporter de remede. La pieuse Princesse voyant l'art

des hommes inutile, eut recours au pouvoir des Saints. La dévotion qu'elle avoit euë de tout temps à ſaint François Xavier, lui donna une vive confiance au crédit qu'il a auprés du Tout-puiſſant. Elle s'adreſſa à lui avec une ferme eſpérance d'en être exaucée, & ſon eſpérance ne fut pas trompée; elle fit peindre l'image de ce glorieux Thaumaturge de ſon ſiécle; elle l'expoſa dans la Chapelle du Palais à la vénération de toute ſa Cour; & pendant les neuf jours qu'elle conſacra à ſon honneur, elle ne ceſſa de faire des vœux, & de faire offrir le divin Sacrifice pour la guériſon de ſon cher Fils. La neuvaine n'étoit pas achevée, qu'il fut parfaitement guéri. L'heureuſe Mere en fut comblée de joie. Elle en rendit, premiérement à Dieu, & puis à ſon puiſſant Interceſſeur, ſes actions de graces publiques & particulieres; & ſes ſentimens de gra-

titude ſont entrez depuis ſi avant dans le cœur du Prince, en faveur de qui l'Apôtre des Indes avoit opéré cette merveille, qu'il en a toujours donné, & qu'il en donne encore tous les jours des marques ſignalées : Témoin ce magnifique Autel qu'il fait actuellement ériger en l'honneur de ce grand Saint dans une Chapelle de l'Egliſe du Noviciat des Jéſuites. Cet Autel eſt d'ordre compoſite, ſelon toutes les proportions Corinthiennes. La compoſition eſt de deux colomnes avec leurs Pié-d'eſtaux de marbre jaſpé. Elles ſont accompagnées chacune de deux pilaſtres de marbre, & de leur arriere-corps, couronnées les unes & les autres de chapiteaux dorez. Au milieu du fronton ſe trouve une coquille, avec ſes ornemens dorez de même. Au deſſus de la corniche de marbre blanc, s'éleve un Attique compoſé de deux conſoles d'un marbre jaſpé, qui ſupportent deux Anges d'une attitude

titude

titude charmante, qui ſoutiennent une couronne de fleurs dorées, qu'ils ſemblent vouloir abaiſſer ſur la tête de S. François Xavier, qu'on voit dans un Tableau tres-bien peint, opérant le miracle d'une réſurrection. Sur les deux frontons de côté & d'autre, repoſent deux figures, repréſentant, l'une la Religion, que l'Apôtre des Indes a portée juſqu'aux extrêmitez de la Terre; l'autre, la Charité dont il étoit animé pour le ſalut des Ames. Le corps de l'Autel, les côtez & les marches, tout eſt de marbre; & la Chapelle, où cet Autel eſt élevé, eſt toute pavée de carreaux octogones, partie blancs, partie noirs. En un mot, le deſſein en eſt grand, & ſelon toutes les régles de l'Architecture : l'ouvrage en eſt exquis; & les habiles Maîtres qui y ont mis la main, ſe ſont fait honneur de donner la derniere perfection à cet auguſte Monument de la dévotion de SON

ALTESSE ROYALE envers S. François Xavier.

Depuis cette guériſon miraculeuſe du Prince, la Reine le mit ſous la protection de S. François Xavier, & en même temps de S. Ignace; afin que ces deux Saints, qui avoient été ſi unis ſur la Terre, & qui l'étoient encore plus dans le Ciel, uniſſant leur crédit pour ſa conſervation, lui obtinſſent une longue vie, & une ſuite de proſpéritez auſſi conſtantes que ſa vie-même. C'eſt dans cette intention, qu'elle célébroit chaque année leur Fête avec Octave, dans la Chapelle du Palais, où le Tres-Saint Sacrement étoit expoſé, & où l'on faiſoit tous les ſoirs, pendant les huit jours, des Prieres publiques en l'honneur de ces deux Saints Protecteurs.

Naiſſance du Prince Charles en Sept. 1680.

Elle eut la joie de voir ſa Famille accruë par un ſecond Fils, que Dieu lui donna l'année d'aprés la naiſſance de ſon Fils aîné. Celle d'une fille, dont elle accoucha depuis, ne

ſut heureuſe, qu'à cauſe que cette Enfant reçut le ſaint Baptême, qui la fit naître au Ciel preſqu'auſſi-tôt qu'elle nâquit ſur la Terre. Un Prince nommé FERDINAND, comme ſon Ayeul, qu'elle mit enſuite au monde, vêcut ſi peu, qu'on peut dire qu'il eut le même ſort, étant mort dans un âge dont l'innocence eſt le titre infaillible du bonheur éternel. C'eſt ce qui conſola infiniment la vertueuſe Mere, qui ne leur avoit donné la vie, que pour vivre & mourir dans la grace. La mort de ſa fille n'arriva que par une couche précipitée, qui lui fut cauſée par l'effrayante nouvelle qu'elle reçut d'une dangereuſe maladie de ſon Epoux : mais peu de temps aprés, ayant appris ſa convaleſcence, elle leva les yeux au Ciel, en diſant : *Le Seigneur a voulu partager dans ma Famille ; il a pris l'Enfant, il m'a conſervé le Pere : ſon ſaint Nom ſoit beni.*

Le Duc n'étoit pas encore bien

rétabli ; il fut obligé cependant de
1688. partir, pour aller ſoutenir le Siége de Belgrade, que faiſoit le Duc de Baviére. Il arriva aſſez tôt pour prévenir les Turcs, qui venoient au ſecours de la Place. Il défit leur nombreuſe Armée ; & ſans ſe mêler du Siége, il ſe contenta d'en faciliter le ſuccés, laiſſant à l'Electeur tout l'honneur de la réduction de cette Place importante. Pendant toute cette expédition, la Reine voulut être du voyage, pour être à portée de rendre au Duc tous les ſervices dont il auroit beſoin dans l'état chancelant où il étoit encore depuis ſa maladie.

Aprés la vigoureuſe action qu'il fit, tout foible qu'il étoit, il ſe rendit à Inſpruk avec ſa chere Epouſe, pour trouver auprés d'elle, & par ſes ſoins, le parfait rétabliſſement de ſa ſanté, s'il plaiſoit à Dieu de la lui rendre : ce que j'ajoute, parce que je ne ſçais s'il n'eut pas dés-lors la penſée qu'il n'avoit pas

encore long-temps à vivre. Quoi qu'il en ſoit, il ne s'en allarma point; mais il eſt certain qu'il parut redoubler ſa ferveur, & s'appliquer plus que jamais à faire un ſaint uſage de ce qu'il lui reſtoit de vie. Il en étoit fort détaché auſſi-bien qu'Eleonor; & leur ſeule ambition étoit de ſe rendre dignes de régner dans la céleſte Patrie. Se regardant ici-bas l'un & l'autre comme dans un lieu d'exil, ils n'employoient leurs revenus, ni à ſe donner de grands équipages, ni à bâtir des Palais, ni à les décorer de meubles ſomptueux; mais à relever les familles renverſées, à ſoulager les miſerables, à fournir les Hôpitaux de tout ce qui leur étoit néceſſaire ou d'alimens ou de remédes. Une de leurs ſingulieres dévotions étoit de célébrer avec piété les jours auſquels Dieu leur avoit fait à l'un ou à l'autre quelque grace conſiderable. Tels étoient ceux auſquels le Duc, ou étoit échapé du dan-

ger évident de perdre la vie, ou avoit remporté quelque victoire ſignalée. Ce n'étoit pas en ornant les murs du Palais de faſtueuſes inſcriptions, & de repréſentations ſuperbes, mais en faiſant bâtir des Chapelles, ou érigeant des Autels ſous l'invocation des Saints dont l'Egliſe faiſoit la fête ces jours-là, & auſquels il ſe croyoit redevable de ces heureux événemens. Du nombre de ces Monumens de piété, ſont deux Autels dans l'Egliſe des RR. PP. Cordeliers d'Inſpruk, l'un dédié à S. Hyacinthe, l'autre à S. Pierre d'Alcantara; deux autres dans l'Egliſe de la Compagnie de Jesus, le premier à S. Thadée, le ſecond à l'Ange Gardien, & tous garnis de précieux ornemens. Leur magnifique piété n'étoit pas renfermée dans Inſpruk, elle s'étendoit à toutes les pauvres Egliſes de leur Gouvernement, n'épargnant rien ou pour les réparer, ou pour les orner. Confus

de loger eux-mêmes dans des Palais, tandis que le Maître de l'Univers habitoit des Maisons peu décentes; pour le vanger de cette espece d'injure, le Duc étoit dévoré, comme David, du zele de la Maison de Dieu; il en aimoit, comme le même Roy, la pompe & la beauté; & la Reine se chargeoit volontiers du soin d'envoyer ici de fins linges, là des Calices d'argent; se dépouillant même de ses plus riches habits, pour en revêtir & pour en orner les Autels: de sorte qu'il n'y avoit dans le Tirol aucune Eglise ou mal-propre, ou mal pourvuë, que le Duc, de concert avec la Reine-Duchesse, n'ayent mise en état d'y célébrer avec dignité les saints Mysteres.

On ne peut exprimer le respect & l'amour qu'ils avoient l'un & l'autre pour ce Dieu caché, résidant dans nos Tabernacles, qui veut bien abaisser sa Souveraine Majesté jusqu'à habiter parmi nous, qui ne sommes

que de viles créatures. Ils alloient ſouvent lui faire leur cour, lui rendre leurs hommages, & répandre leur cœur en ſa préſence ; ce qu'ils faiſoient d'une maniere ſi reſpectueuſe & ſi tendre, qu'ils inſpiroient de la dévotion aux ames les plus dures. On auroit encore été beaucoup plus touché, ſi l'on avoit ſçu, qu'ils n'y paroiſſoient pas ſeulement comme des Adorateurs, mais comme des Victimes, couverts de haire & de cilice. Je laiſſe à ceux qui ont écrit ou qui écriront la vie de Charles V. le ſoin d'apprendre à leurs Lecteurs juſqu'où alloit la pieté extraordinaire de ce grand Prince, qui non content des rigueurs de précepte, que la plupart du monde a tant de peine d'obſerver, en ajoutoit de conſeil & de ſurérogation ; ne croyant jamais ni aſſez faire, ni aſſez ſouffrir, pour effacer les taches qu'il avoit depuis long-temps lavées dans le Sang de Jesus-Christ ;

en regardant comme une obligation qui lui étoit personnelle, celle de joindre son sang avec celui de son divin Rédempteur, avant que de paroître au pied de son redoutable Tribunal. La pieuse Reine, confidente de ses austéritez, en fit garder à Inspruk, aprés sa mort, les instrumens teints de son sang, bien capables de confondre l'orgueil & la délicatesse des Grands du siécle, qui fort éloignez d'imiter la pureté des mœurs de ce grand Prince, le sont encore davantage de le suivre dans ses exercices de pénitence.

C'est ainsi que Charles, avant que de mourir, mouroit tous les jours à lui-même. De toutes les passions, celle qui vit, ou pour mieux dire, qui meurt la derniere dans l'ame des Héros, c'est l'amour de la gloire. La gloire, si j'ose ainsi parler, étoit le seul bien qui lui restoit, les autres lui ayant été enlevez. D'ailleurs c'étoit le fruit de ses

travaux. Or il ſe dépouille, autant qu'il lui eſt poſſible, de ce bien unique & précieux, par le détachement le plus parfait; il en fait le ſacrifice entier à Dieu. Il s'entendoit nommer par l'Empereur, le Libérateur de ſon Empire; par les Souverains Pontifes, le Bouclier de la Religion; par toutes les Nations, le Héros le plus renommé de ſon temps; & fermant l'oreille à ces flateurs, mais légitimes éloges, & ſon cœur à toute vaine complaiſance, il n'ouvroit la bouche que pour louër le Seigneur. Il lui renvoyoit tout l'honneur de ſes exploits; perſuadé que quand il combattoit pour Dieu, Dieu combattoit pour lui, & que de ſa part il n'étoit entre les mains de Dieu, qu'un foible inſtrument de la victoire. On ne lui faiſoit nul plaiſir de l'en féliciter; & rien ne lui auroit déplû davantage, que de lui élever des trophées comme à un Triomphateur. Il donna, en-

tre beaucoup d'autres, un mémorable exemple de l'aversion qu'il avoit de ces vains honneurs. Lorsqu'on sçut à Inspruk qu'il étoit sur le point de s'y rendre à la fin de cette glorieuse Campagne, où par la 1686.
prise de Bude, il venoit de renverser le plus fort & le dernier boulevart de l'Empire Ottoman; tout fut en mouvement pour le recevoir avec un pompeux appareil, & pour lui dresser des Arcs triomphaux à son entrée. Dés qu'il en apprit le dessein, il en défendit l'exécution, & pria instamment la Reine d'y tenir la main. Mais dans la crainte que le zele des Peuples ne prévalût à sa défense, & ne trompât la vigilance de sa modeste Epouse, il hâta extraordinairement son voyage; & ayant gagné du temps par des marches nocturnes, il entra de nuit & sans bruit dans la Ville, & se glissa secrétement dans la Chapelle du Palais, comme dans un asyle, pour s'y met-

tre à couvert des honneurs qu'il vouloit qu'on ne rendît qu'à Dieú. Eleonor, au premier avis qu'elle en eut, y accourut, & le trouva proſterné le viſage contre terre. A ce ſpectacle, qui l'étonna & la charma tout-enſemble, elle ſuſpendit quelque temps les témoignages de ſa tendreſſe, par le reſpect que lui inſpira une ſi rare piété; & ſe proſternant elle-même au pied de l'Autel, où ſon Epoux avoit dépoſé ſes lauriers, elle unit ſa voix à la ſienne, pour chanter avec lui les loüanges du Seigneur.

A l'exercice de tant de vertus, le Prince ajoutoit l'uſage des Sacremens, plus frequent encore qu'à l'ordinaire; où Dieu de ſa part le rempliſſoit d'une abondance de graces, dont il paroiſſoit extraordinairement pénetré.

Telles étoient les diſpoſitions du Duc, lorſqu'il reçut une Lettre de Sa Majeſté Impériale, qui l'ap-

pelloit à Vienne, pour aſſiſter à un grand Conſeil de Guerre. Il y alloit plein des grands deſſeins, qu'il avoit formés dans ſa retraite d'Inſpruk, pour pouſſer juſqu'à Conſtantinople, & achever la ruïne de l'Empire Ottoman, ſi Dieu lui donnoit encore aſſez de vie pour faire une Campagne : mais le Seigneur content de ſon zéle, & des ſervices importans qu'il avoit rendus à la Religion, l'arrêta dans ſa marche; le temps marqué dans ſes décrets éternels, étant venu de finir ſa carriere, de couronner ſes mérites, & de le récompenſer par une immortalité bien autre que celle qu'il s'étoit acquiſe dans la mémoire des hommes.

Pendant qu'il eſt en route, & que ſelon ſa pieuſe & inviolable coutume, il entend la ſainte Meſſe à Weltz, petite Ville de l'Autriche ſupérieure, il ſe ſent attaqué tout à coup de vives douleurs. Il les diſſimule

& les ſupporte d'abord avec ſon courage & ſa patience ordinaires: mais leur violence redoublant, l'oblige de ſortir de l'Egliſe, & de ſe remettre au lit. Dés qu'il y fut, il ſentit bien qu'il n'iroit pas plus loin, & que ſa courſe alloit finir. Il n'en fut pas plus effrayé, qu'il l'avoit été dans les combats, où il avoit vû la mort de fort prés. Ce n'eſt pas qu'il affectât alors cette conſtance philoſophique, que les Hiſtoriens prophanes ont donnée vainement à leurs Héros; la ſienne n'étoit fondée que ſur un entier abandon aux volontez de Dieu, & ſur une humble confiance en ſes miſéricordes. Tranquille, il laiſſe le ſoin de ſon corps aux Médecins; mais il prend lui-même ſoin de ſon ame. Il fait appeller le R. P. Gardien des Capucins, auquel il fait une Confeſſion générale, avec la plus vive contrition. S'étant purifié dans ce Sacrement par le Sang de Jesus-Christ,

il désiroit ardemment de recevoir son Corps sacré, pour se fortifier par ce Pain des forts, dans l'extrême foiblesse où il se trouvoit : mais l'esquinancie, ou l'enflure & l'inflammation de gorge, ne lui permettant pas d'avoir cette consolation, on lui donna au moins celle d'apporter le Tres-Saint Sacrement en sa chambre, où il l'adora avec les plus humbles sentimens de son indignité. Il reçut avec la même dévotion l'Onction sacrée des Mourans. Aprés quoi suspendant pour quelques momens ses transports de piété, il écrivit, du lit de la mort, deux Lettres en trois ou quatre lignes, mais qui exprimoient les plus tendres mouvemens de son cœur. La premiere à l'Empereur, dans laquelle il marquoit à Sa Majesté Impériale le regret de ne pouvoir lui rendre de plus longs services, & lui recommandoit avec confiance la Reine son Epouse, & les Princes ses En-

ſans ; c'eſt à dire, ce qu'il laiſſoit de plus cher au monde. La ſeconde étoit à Eleonor-Marie ſa chere Epouſe, à laquelle il donnoit les plus ſenſibles témoignages de ſa tendreſſe ; il l'exhortoit à ſe réſigner à la divine volonté, & à ſe conſoler d'une ſéparation dont il ſentoit le premier la plus vive douleur. Ayant confié ces deux Lettres à ſon Confeſſeur, ne tenant plus à la terre, il ne ſongea qu'au Ciel. Il pria le Pere Gardien & ſon Compagnon, de réciter enſemble les Oraiſons des Agoniſans, auſquelles il répondit avec autant de préſence d'eſprit, que s'il n'eût pas été accablé par la maladie ; & de lui lire à haute voix trois
Pſal. 50. 90. 138. Pſeaumes de David, auſquels il avoit une ſinguliere dévotion, & dont il goûtoit les ſentimens à chaque verſet, ayant en même temps les yeux attachez ſur un Crucifix, qu'il baiſoit tendrement, & qu'il tint à la main juſqu'au dernier ſoupir. Ainſi

mourut

mourut le Grand Charles, à la quarante-ſeptiéme année de ſon âge, plus comblé de mérite devant Dieu, que de gloire devant les hommes. Le 18 d'Avril 1690.

L'accablante nouvelle de cette mort inopinée vint bien-tôt à Inſpruk. Voici comment elle fut annoncée à la Reine. Ce fut le Jeudy ſuivant, entre ſix & ſept heures du matin, qu'elle étoit déja en prieres. Le Pere Coroni de la Compagnie de JESUS, ſon Confeſſeur, entra dans ſa chambre. Elle fut étonnée qu'il vînt lui parler de ſi bonne heure; & remarquant un air de triſteſſe ſur ſon viſage : *Quelle nouvelle m'apportez-vous, mon Reverend Pere*, lui dit-elle ? *N'eſt-il pas arrivé quelque accident au Duc mon Epoux ? Expliquez-vous, & ne me laiſſez pas plus long-temps dans l'inquiétude. Puiſque vous me l'ordonnez, Madame*, lui dit le Pere, *je ne vous diſſimulerai pas que Dieu a diſpoſé de la vie de* SON ALTESSE SERENISSIME.

A ce mot, elle ſe ſentit frappée comme d'un coup de foudre. La nouvelle lui parut ſi étonnante, qu'elle eut peine à la croire; & comme les grandes douleurs ſont d'abord muettes, elle fut quelque temps dans un ſilence, qui faiſoit plus ſentir la conſternation où elle étoit, que les cris que pouſſent d'ordinaire des ames communes. Revenuë un peu de ſon ſaiſiſſement, & rappellée à elle-même, elle ſe jetta à genoux, baignée de larmes; & la premiere parole qu'elle prononça, fut l'expreſſion d'une ame affligée, mais entiérement ſoûmiſe à la volonté du Seigneur. *Vous me l'aviez donné*, dit-elle, *ô mon Dieu, vous me l'avez ôté, ce cher Epoux, que j'aimois plus que ma vie; vous êtes le Maître, je vous dois de tres-humbles actions de graces de tout le temps que vous m'avez laiſſé ce ſaint Homme, dont je n'étois pas digne; je vous le remets entre les mains, & je vous en fais le ſacrifice; c'eſt le*

plus difficile de ma vie. Mais daignez, Seigneur, en qui j'ai mis toute ma confiance, daignez vous ſouvenir de la triſte Eleonor votre humble Servante. Vous ſçavez que c'eſt une Reine ſans Royaume, une Ducheſſe ſans Duché, une pauvre Veuve avec quatre Enfans. S'étant enſuite relevée, le Pere lui fit le détail de la précieuſe mort de ſon Epoux; ce qui la conſola extrêmement; & il lui mit en mains la Lettre que le Prince mourant lui avoit écrite. Elle la prit, elle l'ouvrit, elle la lut, elle la baiſa, & l'arroſa d'un torrent de larmes qui coula de ſes yeux. Son Confeſſeur s'étant retiré, elle s'enferma dans ſa chambre, pour ſe conſoler ſeule à ſeul avec Dieu; & elle reſta dans ſa ſolitude pendant les ſix ſemaines que durerent les Services qu'on fit pour le repos de l'Ame de ſon cher Prince. Elle ne ſe contenta pas d'ordonner à ce ſujet une infinité de Meſſes, de demander les

ſuffrages des Communautez Religieuſes ; de répandre par-tout des aumônes aux pauvres, dont Dieu ſe plaît d'écouter les prieres & d'exaucer les vœux ; mais pour hâter d'acquitter à ſes frais le peu que le Défunt pouvoit avoir encore à payer à la Juſtice divine, elle lui offrit en ſatisfaction ſes larmes, ſes oraiſons & ſes pénitences ; & c'eſt à quoi elle s'occupoit jour & nuit dans ſon extraordinaire retraite.

Comme c'eſt-là que le S. Eſprit parle au cœur, il lui inſpira la penſée de s'inſtruire tout de nouveau des obligations de ſon veuvage, dans l'Epitre de S. Paul à Timothée, où l'Apôtre en donne une parfaite idée en trois traits, qui marquent les trois devoirs principaux d'une Veuve, dont le premier eſt de mettre ſon eſpérance en Dieu, & de vacquer nuit & jour à la priere. Le ſecond, de bien gouverner ſa famille. Le troiſiéme eſt de ſe priver des plaiſirs ;

1. ad Tim. 5.

ſans quoi, ſelon l'Apôtre, elle doit être réputée comme morte, toute vivante qu'elle eſt. Ces trois leçons demeurerent gravées dans l'eſprit de la vertueuſe Reine, & furent les régles de ſa conduite juſqu'à la mort. C'eſt ce que je dois expoſer dans un détail, où ſans autre ordre que celui de l'Hiſtoire, on la va voir remplir tous les devoirs de ſa viduité avec la fidelité la plus parfaite.

Toute ſa vie étoit une oraiſon preſque continuelle. L'attrait qu'elle y avoit eu dés ſon bas âge, & l'habitude qu'elle en avoit priſe, la lui avoient renduë ſi familiere & ſi aiſée, qu'elle ſembloit lui être naturelle. A peine paſſoit-elle une heure de la journée, je ne dis pas, ſans ſonger à Dieu, car elle ne perdoit jamais ſa préſence, mais ſans un intime entretien avec ſa divine Majeſté. Sans compter certains jours, qui étoient ces jours délicieux, où de vingt-quatre heures, elle en paſſoit pour

le moins quinze ou vingt dans une tres-profonde oraison. Il ne faut que sçavoir quel étoit le réglement de sa journée, qui peut servir de modele à bien des Dames, qui vivent dans l'amusement & dans l'oisiveté.

Le lever de la Reine-Duchesse étoit pour le plus tard à sept heures, car souvent elle se levoit plutôt, & nommément lorsqu'elle vouloit faire ses dévotions, ce qui arrivoit d'ordinaire plusieurs fois la semaine. Elle faisoit d'abord sa méditation du matin ; immédiatement aprés ce saint exercice, elle entendoit deux Messes dans sa Chapelle ; & ces deux Messes, quelque demie-heure aprés, étoient suivies de deux autres, ausquelles elle assistoit, toujours à genoux, & dans une profonde révérence. S'étant fait habiller, ce qui se faisoit fort promptement, elle alloit à l'Eglise de la Paroisse en cortége, suivie de toute sa Cour, assister à une Messe haute, qui se

chantoit en musique sur les onze heures, & qui ne finissoit gueres qu'à l'heure du dîner. Le repas étant fini, aprés un court entretien avec ses Dames, elle avoit un soin singulier de donner audience aux Ecclésiastiques, pour lesquels elle avoit une extrême vénération, & avec qui elle aimoit à parler des choses de Dieu; ce qui duroit souvent jusqu'aux Vêpres, ausquelles elle ne manquoit pas, non plus qu'aux Sermons, lorsqu'il y en avoit dans quelque Eglise d'Inspruk. Aprés quoi elle se trouvoit à la Bénédiction du Tres-Saint Sacrement, qui se donnoit tous les jours à cinq heures. La lecture spirituelle se faisoit ensuite; & le reste du temps jusqu'au souper, se passoit ou à donner ses ordres, ou à expédier des affaires, s'il y en avoit; si non à faire quelque ouvrage manuel, ou pour en parer les Autels de JESUS-CHRIST, ou pour en revêtir les pauvres, qui

ſont ſes membres. Aprés le repas du ſoir, & quelque diſcours, où les matieres de piété avoient plus de part que celles du ſiécle, on récitoit tout haut le Chapelet, & l'on faiſoit la Priere publique, où toutes les perſonnes de ſa Maiſon étoient obligées de ſe trouver. Puis retirée ſeule, elle ne ſe mettoit au lit qu'aprés s'être acquittée en liberté de ſes dévotions particulieres. C'eſt-là ce qu'on appelle des jours pleins, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture ; au lieu que de la maniere dont les paſſent la plupart des perſonnes du grand monde, ce ſont des jours vuides, & ſouvent même des jours remplis de paroles & d'actions criminelles devant Dieu.

Mais outre ces exercices de piété de chaque jour, la vertueuſe Princeſſe en avoit d'autres plus conſidérables, où ſa ferveur & ſon amour de la retraite, enchériſſoient, ſi j'oſe ainſi parler, ſur ſes pratiques de dé-

votions ordinaires. Tous les Mardis de l'année, elle alloit passer tout le jour chez les Dames de Halle, dans de continuels exercices de la vie intérieure, qu'elle n'interrompoit que par quelque saint travail, qui lui servoit de relâche, sans lui causer la moindre dissipation. C'est une sainte Communauté, à une bonne lieuë d'Inspruk, composée la plûpart de Dames de qualité, plus illustres par l'eclat de leur vertu, que par celui de leur naissance; qui unissent l'action de Marthe avec la contemplation de Magdelaine, par le partage qu'elles font du temps entre la priére & les œuvres de charité, sur-tout l'instruction des jeunes filles. N'ayant point de clôture, elles observent une garde tres-exacte de leurs sens, & une singuliere modestie, qui les accompagne toujours, & qui les tient séparées de tout commerce avec les personnes du siécle. C'est dans cette Maison, que la Reine, outre les jours

que je viens de marquer, ſe retiroit tous les ans trois fois pendant neuf jours entiers, pour y faire les exercices ſpirituels, ſelon la methode de S. Ignace. Les temps qu'elle prenoit pour ces longues & ſolides retraites, étoient, le premier, celui de l'Avent; le ſecond, celui du Carême; le troiſiéme, celui qui précédoit la fête de la glorieuſe Aſſomption de la Tres-Sainte Vierge. Là occupée de Dieu ſeul, comme s'il n'y avoit eû que Dieu & elle au monde, elle n'avoit de converſation qu'avec lui, ſe permettant à peine d'en avoir quelque demie-heure aprés le repas, avec les Dames, qu'elle regardoit comme des Anges ſur la Terre, comparables à ceux du Ciel; & l'entretien qu'elle avoit avec elles, n'étoit qu'afin de profiter de leurs lumieres, & pour allumer toujours davantage, par cette communication mutuelle, le feu ſacré dont elle avoit le cœur enflammé. C'eſt-là qu'elle redoubloit

ſes abſtinences & ſes auſteritez, qui auroient été exceſſives, ſi ſon Confeſſeur, qui venoit la voir de temps en temps, & à qui elle rendoit un compte fidele de ſa conduite, ne les eût moderées. La modération cependant qu'il y apportoit, n'étoit pas ſi conſiderable, que ſa ſanté n'en fût alterée, & que ſon viſage, à ſon retour à Inſpruk, n'en parût pâle & défait : mais la bonté de ſon tempérament lui rendoit bien-tôt ſa couleur ordinaire. Le changement conſtant qui lui reſtoit, étoit intérieur, & ne ſe faiſoit ſentir que par une nouvelle odeur de ſainteté, qui ſe répandoit dans tout le Palais, & qui produiſoit des effets merveilleux dans les perſonnes qui avoient l'honneur de la ſervir. Il y en avoit ſurtout quelques-unes d'un rang diſtingué, que ſon exemple piquoit d'une noble envie de ſuivre leur Maîtreſſe dans les voies de la perfection, & il n'y en avoit aucune qui n'en fût ex-

citée à faire profeſſion d'une vie toute chrétienne ; de ſorte que ſa Cour étoit auſſi réglée qu'un Monaſtere, & que la maniere dont on y vivoit, pouvoit paſſer pour un apprentiſſage de la vie Religieuſe. En effet, quelques jeunes Demoiſelles, qui avoient été élevées ſous ſes yeux, s'étant ſenties inſpirées de prendre le parti de la Religion, avouërent depuis qu'elles y furent entrées, qu'elles ne faiſoient preſque rien dans le Cloître, qu'elles n'euſſent pratiqué dans le Palais de la Reine.

Ce qu'elles déclarerent étoit tres-vrai : car on y faiſoit des prieres réglées, & en particulier & en public ; des lectures ſpirituelles, des entretiens de piété ; on s'y occupoit au travail des mains ; & ce qui s'y faiſoit, étoit deſtiné à de pieux & à de charitables uſages. On alloit à toutes les dévotions de la Ville, on en avoit de ſecretes dans la Chapelle ; & la piété avec laquelle on s'acquit-

toit des unes & des autres, étoit l'effet & le fruit de celle dont la Reine donnoit l'exemple. Il n'étoit pas de sa Cour, comme de beaucoup d'autres, où la figure du monde enchante, & fait oublier la beauté des Tabernacles éternels; où l'on ne se met gueres en peine de plaire à Dieu, pourvû qu'on ait les bonnes graces du Prince, & quelques regards favorables de la Princesse; où l'on donne tout aux jeux, aux divertissemens, & aux spectacles; où toutes les fêtes sont prophanes, & où la maniere de s'habiller des femmes, & leurs modes scandaleuses, sont si communes, qu'elles semblent avoir prescrit contre la pudeur de leur sexe, & contre les régles de la modestie chrétienne. Dans celle de la Reine-Duchesse on apprenoit à mépriser le monde; on étoit persuadé qu'on ne pouvoit ni mériter ni gagner sa bienveillance & son estime, qu'en servant Dieu,

& qu'en gardant ſes loix ; on ne prenoit plaiſir qu'aux ſpectacles de pieté ; toutes les fêtes y étoient ſaintes, & n'étoient diſtinguées des jours ordinaires, que par une extraordinaire aſſiduité au Service divin, & par un plus grand nombre de Confeſſions & de Communions : on n'auroit oſé paroître aux yeux de la Reine avec des parures & des habits peu modeſtes. Enfin tout y reſpiroit l'humilité, la piété, & la régularité la plus exacte.

Il ne falloit que voir la vertueuſe Princeſſe en preſence du Tres-Saint Sacrement, pour rentrer dans ſoi-même, & pour apprendre à révérer cet adorable Myſtere. Elle lui rendoit ſes hommages avec une dévotion ſi reſpectueuſe & ſi vive, qu'il ſembloit qu'elle vît à découvert, & des yeux du corps, celui qu'Elle ne voyoit que des yeux de la Foy, & ſous le voile des Eſpéces. Il n'y avoit dans Inſpruk, & aux envi-

rons, nulle Eglise où il fût exposé, qu'elle n'y allât à pied, avec toutes les personnes de sa Cour, qui n'auroient osé s'en dispenser. Mais ce qui doit passer pour un prodige bien capable de confondre la plupart des Grands du monde, du peu de zele qu'ils ont pour honorer le Sauveur dans ce Sacrement de son amour, c'est la loi inviolable qu'elle avoit établie, & même du vivant & du consentement du Duc son Epoux, qu'au son de la cloche, qui avertiroit qu'on portât Notre Seigneur à un malade, on quitteroit tout pour aller l'accompagner. C'étoit un usage si religieusement observé dans sa Cour, que cette cloche sonnant quelquefois, lorsqu'on étoit à peine au milieu du repas, la Reine quittoit la serviette, & se levoit incontinent de table. Sortant alors du Palais avec ses Filles d'honneur, dans un nombreux cortége, le flambeau à la main, elle suivoit

à pied le Tres-Saint Sacrement, dans le recueillement le plus profond, juſqu'au logis du malade, ne fût-ce qu'une pauvre chaumiere; s'eſtimant trop honorée d'entrer, où le Maître de l'Univers ne dédaignoit pas d'entrer lui-même. Elle ſe jettoit à genoux à la porte de la chambre, priant toujours juſqu'à la fin de la cérémonie, aprés laquelle elle reconduiſoit ſon Createur avec la même piété, juſqu'à ce que le Miniſtre ſacré l'eût renfermé dans le Tabernacle. J'ajoute ce qu'on auroit peine à croire, & qui releve infiniment l'admirable dévotion de cette grande Ame; c'eſt qu'elle la pratiquoit également, en quelque ſaiſon que ce fût, ſoit dans les chaleurs de l'été, & ſous un ſoleil brûlant, ſoit dans le fort de l'hyver, & le froid le plus glaçant; de ſorte qu'elle ſe trouvoit tantôt couverte de ſueur, tantôt trempée de pluie, obligée quelquefois de marcher dans

la bouë, ſur les glaçons & dans la neige, qu'elle avoit juſqu'aux genoux. Je n'exagere rien, je parle ſur le rapport des perſonnes de la premiere qualité, qui ont été témoins de cette merveille, à laquelle elles avoient part elles-mêmes; le rang qu'elles tenoient alors dans la Cour de la Reine-Ducheſſe, les ayant miſes dans l'heureuſe obligation de l'accompagner dans ces actions publiques de piété.

C'eſt dans le même eſprit, que cette incomparable Reine célébroit les Octaves du Tres-Saint Sacrement, qui étoient pour elle des temps de riches moiſſons, pour me ſervir de l'expreſſion de ſainte Thereſe; étant en ces ſaints jours, à l'exemple de cette Amante de Jesus-Christ, ſi aſſiduë au pied de ſes Autels, qu'elle ne les quittoit preſque point; & que rendant de ſi continuels hommages à l'Auteur de toutes les graces, il n'étoit pas poſſible qu'elle n'en re-

cueillît de tres-abondantes. Elle en paroiſſoit en effet toute pénétrée, elle ne parloit de ce raviſſant Myſtere qu'avec extaſe; & toutes ſes paroles étoient autant de traits enflammez, qui allumoient le feu du divin amour dans le cœur des perſonnes qui avoient le bonheur de l'entendre s'expliquer des tréſors infinis renfermez dans la ſainte Euchariſtie.

Le Jeudy-Saint, conſacré à la mémoire de ſon Inſtitution, étoit un de ſes jours les plus ſolemnels; où à l'imitation du Sauveur, elle ſe faiſoit honneur de ſe courber aux pieds des pauvres, de les leur laver, & de les eſſuyer de ſes mains Royales: Cérémonie qui étoit précédée d'un repas magnifique, auquel elle les ſervoit elle-même, accompagnée de ſes Filles d'honneur, charmées de ſuivre l'exemple admirable que leur donnoit l'humble & la charitable Princeſſe. On ſera bien-aiſe

de sçavoir toutes les circonstances d'une action si édifiante. En voici le détail. Dés le commencement du Carême, elle faisoit les préparatifs de cette Fête ; & son premier soin étoit de faire couper douze chemises, douze tabliers, douze mouchoirs de poche & de col, pour les douze femmes ausquelles elle vouloit laver les pieds. C'étoit l'ouvrage auquel en ce saint temps elle travailloit elle-même, & faisoit travailler les Demoiselles & les Dames de sa Cour. Le Jeudy-Saint étant venu, la Reine alloit faire ses Pâques en public, dans l'Eglise de la Paroisse, d'où elle ne sortoit qu'aprés le Service. Ses dévotions étant faites, elle retournoit au Palais, où elle trouvoit les douze femmes qu'on y avoit introduites par ses ordres, rangées dans son anti-chambre. Son Trésorier tenoit douze bourses, dans lesquelles il y avoit de l'argent. La Reine leur passoit

au col le cordon de ces bourſes ; & les ayant fait mettre à table, elle leur ſervoit à chacune douze plats, dont les reſtes étoient mis dans des cuvettes ſéparément, qu'elle faiſoit porter chez elles. La table étant déſervie, la pieuſe Reine ayant pris un linge blanc devant elle, ſe jettoit aux genoux de ces pauvres créatures ; & deux Filles d'honneur tenant le baſſin, elle prenoit le pied de chaque femme l'un aprés l'autre, le lavoit de ſes propres mains, l'eſſuyoit, & le baiſoit avec un tendre reſpect ; pendant l'action, ſon Aumônier chantant l'Evangile, où
Joan. 13. l'Hiſtorien Sacré * rapporte le même acte d'humilité que Notre Seigneur lui-même avoit exercé envers ſes douze Apôtres la veille de ſa Paſſion. Tout étant terminé, elle ſe mettoit elle-même à table, & ſon dîner n'étoit pas plutôt fini, qu'elle retournoit à l'Egliſe, d'où l'on peut dire qu'elle ne ſortoit gueres pen-

dant ces ſaints jours, oubliant le boire, le manger, le ſommeil, & ne ſongeant qu'à méditer, & à pleurer les douleurs du Fils de Dieu. Aprés avoir fait le Jeudy les Stations aux ſept Chapelles, aſſiſté aux Ténébres, & prié juſqu'à la nuit; dés le matin du lendemain, revêtuë de deuil avec l'Egliſe, qui pleure ce jour-là la mort de ſon Epoux; pénétrée des mêmes ſentimens, elle aſſiſtoit au Service, comme aux funerailles de ſon Sauveur; & au Sermon, comme à ſon éloge funébre. Proſternée au pied de ſa Croix, elle baiſoit ſes Plaies ſacrées, & elle y tenoit ſon viſage ſi long-temps & ſi tendrement collé, qu'il paroiſſoit bien qu'elle y avoit le cœur attaché. Toute l'aprés-midy ſe paſſoit au Sépulcre; & ſur le ſoir, elle ſe trouvoit à la Proceſſion des Pénitens. On dit même qu'elle la ſuivoit à pieds nuds, à la faveur de l'obſcurité, qui couvroit cette mortifica-

tion. Mais quoi qu'il en ſoit de cette circonſtance, il eſt certain que la pieuſe Princeſſe étoit auſſi pénitente que ces Pénitens-même : avec cette ſeule différence, qu'elle pratiquoit ſecrétement chez elle, ce qu'ils faiſoient en public : car outre qu'elle étoit à jeun tout le jour, ne prenant que fort tard un tres-leger aliment, elle maltraitoit ſon corps dans les ténébres de la nuit, ne croyant pas qu'on pût bien honorer la Paſſion d'un Dieu mourant, ſans participer à ſes ſouffrances. Le Samedy ſe paſſoit en eſprit au Tombeau du Fils de Dieu ; & pour tout dire en un mot, toute ſon occupation en un ſi ſaint temps, étoit de prier, & de ſe mortifier. Rare exemple dans les Cours, & dans tout ce qui s'appelle le grand Monde, où loin de faire uſage de ces auſtéritez, on en ignore même les noms ; & ſi l'on y ſçait ce que c'eſt que mortification, on la renvoye dans les Cloîtres, com-

me si elle ne convenoit qu'aux Ames innocentes, qui s'y renferment, & que là où regne le déréglement & le péché, la pénitence n'y fût de nulle obligation.

Ces saintes pratiques étoient familieres à la Reine, & nous en dirions davantage, s'il nous étoit permis de révéler des secrets qu'elle ne confioit qu'au sage Directeur de son ame. On peut assez juger de ses austéritez secretes, par celles qu'elle ne pouvoit empêcher qu'on ne vît, quelque soin qu'elle prît de les couvrir. Il est certain qu'elle jeûnoit la plus grande partie de l'année; ce qu'elle avoit l'adresse de cacher, en découpant les viandes sur son assiette, sans les porter à sa bouche; & il lui est arrivé de faire abstinence de chair pendant des Avents entiers; ce qui n'étoit découvert que de fort peu de personnes; ayant un Officier de cuisine, qui lui étoit fidele, & qui avoit l'art de déguiser

le maigre en gras, dans les mets qui lui étoient servis. C'étoit de saintes adresses, que son humilité lui suggéroit, pour dérober aux yeux des hommes les exercices extraordinaires de vertu dont elle vouloit que Dieu seul fût témoin. Aussi ne lui en parloit-on jamais; persuadé que c'eût été l'affliger, que de donner en sa présence le moindre signe qu'on s'en apperçût. On se contentoit d'admirer en silence ce qu'on n'osoit loüer devant elle.

Ce qu'il lui étoit encore impossible d'envelopper dans les ténébres, & qu'il étoit d'ailleurs à propos qu'il parût pour l'édification des peuples, étoit son assiduité aux Prieres publiques, ses fréquentes Communions à la Paroisse, la dévotion avec laquelle elle se préparoît aux grandes Fêtes, & entre les autres, à celle de la Naissance de Notre Seigneur, à laquelle elle étoit tendrement affectionnée. Sans répéter ce que j'ai dit

de sa retraite de Halle, & de sa rigoureuse abstinence de l'Avent, j'ajoute, qu'elle se levoit plutôt qu'à l'ordinaire en ce saint temps, pour assister à une Grande-Messe, qui se disoit à sept heures du matin; & c'est ce qu'on nommoit le *Rorate*; parce qu'à l'imitation des Patriarches qui soupiroient aprés la venuë du Messie, on y témoignoit l'ardent désir qu'on avoit de l'heureuse Naissance du Rédempteur. La Reine étoit dans des ardeurs continuelles, attendant le grand moment, auquel la Sainte Vierge le mit au monde; toujours abîmée dans une profonde contemplation jusqu'à la Messe de minuit, où elle communioit avec une joie ineffable de ce qu'elle avoit eu le bonheur de recevoir dans son cœur celui-là-même que la Reine du Ciel & de la Terre n'avoit pû loger que dans une vile étable.

Le tendre amour qu'elle avoit pour ce Dieu-Enfant, qui de riche

qu'il étoit, comme dit S. Paul, s'eſt fait pauvre pour nous, lui faiſoit envier la condition des pauvres, qui ont l'honneur de lui reſſembler ; & elle ne ſe conſoloit d'être dans un état ſi different de celui dont le Maître de l'Univers avoit fait choix, que par un parfait détachement de tout ce qu'elle avoit d'opulence & de grandeur, & par le moyen que l'une & l'autre lui donnoient de ſoulager puiſſamment les miſerables. Elle y avoit toujours eû une forte inclination : mais on peut bien dire d'elle, ce que le ſaint homme Job diſoit de lui-même, que la compaſſion qu'elle avoit des miſeres d'autrui, s'étoit accruë en elle à meſure qu'elle avançoit en âge. Pénétrée de la parole
Math. du Fils de Dieu, que ce qu'on fait
25. à l'égard du moindre des ſiens, il le tient fait à lui-même, il n'y avoit point de pauvre en qui elle n'enviſageât la Perſonne de JESUS-CHRIST ; & elle auroit voulu les enrichir tous,

ou au moins les tirer de la néceſſité.

Ce qu'on a déja vû de ſes largeſſes envers les malheureux, pendant qu'elle étoit Reine de Pologne, a tant de rapport à celles qu'elle a depuis continué de faire, que ce ſeroit uſer de redite, d'en faire ici un nouveau détail. Il ſuffit de dire qu'il n'y avoit nulle difference, ſinon que l'Eſprit de Dieu l'animant toujours davantage dans toutes ſes bonnes œuvres; ſa charité, en celles dont je parle, étoit encore plus tendre & plus ardente qu'elle n'avoit jamais été. Cette vertu, la maîtreſſe de toutes les autres, étoit devenuë la dominante de ſon cœur, & lui donnoit une inclination particuliere pour deux ſortes de pauvres, qu'elle ſe plaiſoit d'aſſiſter préférablement aux autres, n'en exceptant cependant, & n'en négligeant aucun. Les premiers étoient ceux qui le ſont librement & par leur choix; qui ont eu le courage d'acheter le précieux

trésor de la pauvreté, par l'abandonnement de tous leurs biens. Elle se croyoit chargée de leur subsistance, elle se regardoit comme une ressource de providence à leur égard; & ne se réservant rien que ce qu'éxigeoit indispensablement la bienséance de son état & de son rang, elle envoyoit aux Maisons Religieuses dont elle connoissoit les besoins, de quoi faire leurs provisions avec assez d'abondance, pour leur faire oublier leur pauvreté. Les seconds étoient ceux qu'elle sçavoit doublement affligez, par l'indigence, & par la maladie; qui n'ayant pas assez pour vivre, ont encore moins pour se soulager dans les maux dont ils sont accablez. Ces deux miseres reünies, touchoient sensiblement le cœur de la charitable Princesse; & elle n'auroit pas eu de repos, si elle ne les eût promptement & libéralement soulagées. Elle étoit consolée, quand ces pauvres malades étoient

reçus dans les aſyles de la miſericorde, je veux dire dans les Hôpitaux, où elle avoit ſoin que rien ne manquât, ni pour la nourriture, ni pour la guériſon des infirmes.

Que ce ſpectacle étoit digne de Dieu, & de ſes Anges, de voir une Reine aller dans ces lieux infectez par des maladies de toute ſorte d'eſpeces, tantôt publiquement & en cortége, pour édifier les peuples, pour autoriſer la charité, pour apprendre aux Dames & aux Démoiſelles qui l'accompagnoient, à vaincre leur délicateſſe, à ſurmonter leur répugnance, & pour les accoutumer à ne craindre ni l'odeur des malades, ni le mauvais air qu'on reſpire auprés d'eux, mais à ſe faire un plaiſir de viſiter JESUS-CHRIST dans ſes membres : tantôt ſecrétement, n'ayant pour toute ſuite qu'une confidente de ſes bonnes œuvres, à laquelle-même elle ordonnoit de ne lui rendre aucun devoir qui pût la

faire distinguer. Elle entroit dans la Maison de Dieu, les coëffes baissées ; elle parcouroit les rangs des malades, s'arrêtoit à chacun d'eux, les aidant, les servant, les consolant, les animant à la patience, & laissant à tous, sur le lit de leurs douleurs, de quoi les adoucir par une aumône considérable.

C'étoit là une partie de ses actions de vertus, dont plusieurs étoient de pur conseil : mais ce qu'elle regardoit, avec raison, comme un devoir essentiel, c'étoit l'éducation des Princes ses Enfans. De six qu'elle avoit eus, il y en avoit déja deux dans le Ciel, ayant eû le bonheur, ainsi qu'on l'a dit plus haut, de mourir assez-tôt, pour porter tres-certainement au tombeau la grace de leur Baptême. Il lui en restoit quatre : SON ALTESSE ROYALE à présent régnant ; SON ALTESSE ELECTORALE le feu Prince CHARLES ; Messeigneurs les Princes JOSEPH & FRAN-

çois, tous dignes rejettons de l'auguste Famille de Charles V. de glorieuse mémoire. Lorsqu'ils furent hors des mains des femmes, la Reine les mit en celles du Comte de Carlinfort, un des hommes des plus propres à élever des Princes, nez pour gouverner les Etats par leur sagesse, pour honorer l'Eglise par leur piété, pour la soutenir & pour la défendre par leur zele. La vertueuse Mere se chargeoit elle-même de la meilleure partie de leur éducation; & se reposant de leurs exercices sur l'illustre & l'habile Gouverneur, pour en faire de grands Princes selon le monde, elle se réservoit singuliérement le soin d'en faire, avec la grace & la bénédiction du Seigneur, des Princes encore plus grands selon Dieu. Elle y eut d'autant moins de peine, aussi-bien que le Marêchal de son côté, qu'ils avoient reçu du Ciel dés leur naissance, un naturel charmant, des incli-

nations nobles, & de rares diſpoſitions à toutes les vertus morales & chrétiennes. Mais elle y fut encore merveilleuſement aidée par les ſoins du R. P. Creits de la Compagnie de Jesus. C'étoit un homme d'un eſprit éminent, & d'une piété encore plus éminente; d'un jugement tres-ſolide, & d'un deſintereſſement ſans égal. Ces grandes qualitez, dont le Général de la Compagnie avoit été témoin à Rome, furent bien-tôt connuës dans la Province de Baviere, où il vint faire ſon ſejour; & c'eſt là que le Provincial le jugea digne d'être offert au Duc de Lorraine, qui lui avoit demandé un Jéſuite de ſa main, pour être le Directeur des études & de la conſcience de ſes Enfans. En effet, ils ne furent pas plutôt ſous ſa conduite, qu'ils croiſſoient à vuë d'œil dans toutes les perfections propres de leur âge. C'étoit pour la vertueuſe Mere une tendre conſolation, de les voir fléxibles

xibles à la main du Pere, dociles aux instructions qu'il leur faisoit, & susceptibles de toutes les impressions d'honneur & de religion qu'elle s'étudioit elle-même de leur donner.

La premiere maxime qu'elle grava dans leur esprit & dans leur cœur, c'est que quelque grands qu'ils fussent, & qu'ils dussent être un jour, ils devoient se regarder comme les humbles serviteurs du Roy des Rois, & faire consister toute leur grandeur à le servir, toute leur sagesse à le craindre, & tout leur bonheur à garder ses Commandemens.

La seconde qu'elle leur inspiroit, étoit une souveraine horreur du péché, en leur répétant souvent ce qu'une grande & vertueuse Reine avoit dit à un Saint Roy dans le temps de son enfance : *Vous êtes d'une naissance à porter des Couronnes, & à commander à des peuples : mais quelque tendresse que j'aye pour vous, j'aimerois mieux vous voir*

mort à mes pieds, que de vous voir commettre un péché mortel.

La troiſiéme étoit, qu'il eſt de la derniere importance, tandis qu'on eſt jeune, de s'appliquer à combattre ſes paſſions naiſſantes; que ce ſont les premiers ennemis auſquels il faut faire la guerre; qu'ils ſont alors aiſez à vaincre: au lieu que ſi on leur laiſſe prendre l'aſcendant, & ſe fortifier avec l'âge, on en devient enfin l'eſclave.

La quatriéme, que leur qualité de Princes devoit être comptée pour rien, s'ils n'étoient de vrais Chrétiens, s'ils ne préferoient ce titre à tous les autres, ſi les loix de l'Evangile n'étoient les régles de leur conduite, & enfin s'ils n'avoient du zéle pour la Religion, & pour le ſoutien de l'Egliſe, dont ils devoient ſe faire honneur d'être les Enfans. *Que ſerviroit*, leur diſoit-elle, *à feu votre Pere de glorieuſe mémoire, d'avoir gagné des batailles, remporté des*

victoires, & rempli toute la terre du bruit de ſon grand nom, s'il n'avoit été un vrai Chrétien? C'eſt là ce qui fait ſa ſolide gloire; toute autre, ſans celle-là, ſeroit enſevelie dans la pouſſiere du tombeau.

La cinquiéme, qu'elle étoit à la vérité leur mere, & leur mere tres-affectionnée ſur la terre; mais qu'ils en avoient bien une autre dans le Ciel, dont la puiſſance & la bonté ſurpaſſe infiniment la ſienne; qu'elle eſt le plus ferme appuy des Trônes, & que ſa protection eſt le gage le plus aſſûré du bonheur des Etats. Que cette toute-puiſſante Mere eſt la Tres-Sainte Vierge, Reine du Ciel & de la Terre; & que pour mériter d'en être protégé, il faut faire profeſſion dés l'enfance, de lui être tout dévoüé. Pour leur rendre cet important avis plus plauſible, elle y faiſoit entrer des traits d'Hiſtoire des Princes & des Princeſſes de leur Sang, qui avoient

signalé leur dévotion envers le Sacrée Mere de Dieu. Elle leur rapportoit, que Ferdinand II. leur Bisayeul, faisoit peindre sur ses Etendarts l'Image de MARIE ; que Ferdinand III. leur Ayeul, avoit fait vœu d'ériger dans la Place de la Capitale de l'Empire, une Colonne de marbre, avec une magnifique inscription, en l'honneur de la Vierge immaculée : que c'est celle qu'a fait ériger depuis peu l'Empereur Leopold, pour accomplir le vœu dont Ferdinand son Pere, prévenu par la mort, n'avoit pû s'acquitter : Que Marguerite d'Autriche s'étoit consacrée à JESUS par la mediation de MARIE, & qu'elle en avoit signé la promesse de son propre sang : Que leur Pere, avant que d'expirer, avoit donné d'insignes marques de sa tendresse envers la même Vierge, & que Charles IV. son prédécesseur, avoit mis solemnellement les Etats

de Lorraine ſous ſa protection : Enfin, que cette dévotion étoit comme héréditaire aux Maiſons d'Autriche & de Lorraine.

Elle meſuroit ſes inſtructions à leur âge ; & comme ſes deux Aînez approchoient de la maturité plus que les autres, elle les précautionnoit contre certains reſſentimens, que la ſituation, où s'étoit trouvée leur Maiſon depuis pluſieurs années, pouvoit naturellement leur inſpirer, & qui leur ſeroient peut-être ſuggérées par des Courtiſans peu chrétiens, qui ne ſe trouvent que trop fréquemment dans les Cours. *De quelque côté que nous viennent les diſgraces*, leur diſoit-elle, *il n'y faut réfléchir, que pour les accepter de la main de Dieu, & lui faire un genereux ſacrifice des ſentimens de la nature. Il tient entre ſes mains le cœur des Rois ; il ſçait le temps & les moyens de les tourner à notre avantage. Il faut reſpecter celui dont il lui a plû de ſe ſervir*

pour nous éprouver. C'eſt un grand Monarque, qu'il nous rendra favorable ; il faut prier pour lui. Enfin vous pouvez être grands Princes ſans Couronne ; mais vous ne ſçauriez être Chrétiens ſans charité. Elle leur racontoit à ce ſujet, comment en avoit toujours uſé leur genereux & vertueux Pere, de la bouche de qui il n'étoit jamais ſorti la moindre parole, qui marquât de l'aigreur contre la France : Que s'il avoit porté les armes contre elle, c'étoit en qualité de Généraliſſime des Armées de l'Empereur, & jamais comme Ennemi perſonnel du Roy, ni de la Nation. Pour confirmer ce que diſoit la Reine, je puis ajouter, qu'aucun François ne s'eſt jamais apperçu qu'il eût du chagrin contre la France ; qu'il en conſideroit juſqu'aux moindres Officiers ; & que des Princes du Sang Royal s'étant fait honneur de venir apprendre ſous lui le mêtier de la Guer-

te, il avoit une attention continuelle à ce qu'ils l'appriſſent ſans courir les riſques où les jettoit leur ardeur guerriere ; leur diſant obligeamment, pour la leur faire modérer, qu'ils expoſoient ſa réputation autant que leurs perſonnes, dont il étoit reſponſable à toute l'Europe : Que ces Princes, de leur part, pleins de reconnoiſſance & d'eſtime de ſon grand cœur, lui faiſoient leur cour dans le Camp, comme ils l'auroient fait au Roy dans Verſailles ; & rien ne peut enchérir ſur les éloges qu'ils firent de ſa ſageſſe & de ſa bonté, au retour de leur Campagne. On ſe ſouviendra toujours qu'aprés la priſe de Mayence & de Bonn, Charles victorieux fit autant d'honneur aux Vaincus, que s'ils avoient été vainqueurs eux-mêmes, & qu'il empêcha qu'un Prince, qui n'étoit pas encore, comme il le fut depuis, fidele allié à la France, ne diſpu-

tât à la Garniſon & au Gouverneur l'honneur de ſortir de la Place avec tout l'Equipage,& toutes les marques de diſtinction qu'ils avoient méritées par leur valeur. C'eſt ce que toute la France a ſçu , & qu'elle a hautement loüé. Le Roy lui-même informé de ſa genereuſe conduite en cette occaſion , comme en beaucoup d'autres , diſpoſé à lui rendre ſes Etats , & à lui donner ſon amitié , ayant appris ſa mort, l'honora de ſes regrets , & fit ſon panegyrique en trois mots , qui renferment plus de ſens que n'auroit fait un long diſcours de la bouche de tout autre ; en déclarant publiquement à toute ſa Cour , que ſa moindre qualité étoit celle de Prince.

1696. La Reine cependant , toute appliquée qu'elle étoit à former à la pieté les Princes ſes Enfans , n'oublioit rien de tout ce qu'elle étoit capable de faire pour leurs interêts, & ſur-tout pour le recouvrement

de la Lorraine. Elle écrivit pour cela, non ſeulement à l'Empereur, mais à toutes les Puiſſances qui compoſoient la grande Alliance, & fit de preſſantes ſollicitations à la Cour de France, qui auroient eu dés-lors leur ſuccés, ſi les Alliez euſſent pris des penſées de paix: c'étoit le ſeul point d'où dépendoit la bonne volonté du Roy, comme on le verra bien-tôt dans le Traité ſolemnel de l'an 1697.

En attendant, SON ALTESSE ROYALE ayant atteint ſa ſeiziéme année, la Reine ſa Mere prit la réſolution de lui faire faire ſa premiere Campagne. Il s'agiſſoit de ſçavoir ſi elle envoyeroit ce jeune Prince en Hongrie, ou ſur le Rhin. Elle en délibera avec les Gens de ſon Conſeil. Les avis furent partagez. Ceux qui étoient de ſentiment de lui faire faire ſes eſſais de guerre dans le voiſinage de ſes Etats, apportoient, ou pour prétexte, ou

pour raiſon, qu'il ſeroit dangereux, dans l'âge où il étoit, de l'expoſer au mauvais air de la Hongrie. Les autres, qui étoient pour la Campagne contre les Turcs, appuyerent leur ſentiment de cette raiſon, que de l'envoyer ſur le Rhin, ſeroit donner au Roy Tres-Chrétien un ſujet de ſe plaindre de la Reine; ce qui ne convenoit nullement dans les conjonctures préſentes. Comme la ſage Princeſſe n'avoit rien plus à cœur, que de ménager pour ſes Enfans les bonnes graces de ce Monarque, elle goûta parfaitement l'avis & la raiſon des derniers. Elle prit le parti d'envoyer SON ALTESSE ROYALE en Hongrie. Elle lui fit donc faire un Equipage conforme à ſon rang, elle le vit partir ſous la conduite du Comte de Carlinfort, & le fit accompagner de pluſieurs Gentilshommes, entre leſquels étoit le Comte le Bégue, en qui elle avoit une confiance particuliere.

Le Duc de Saxe, qui commandoit alors les Troupes Impériales, reçut le Prince, à ſon arrivée, avec tous les honneurs dûs à ſa naiſſance; & toute l'Armée fit éclater ſa joye, en voyant le Fils du Héros, qui avoit ſi ſouvent battu les Turcs, & dont le ſeul nom leur étoit redoutable. En effet, ils ſentirent bien-tôt, que le jeune LEOPOLD étoit le digne héritier du courage & de l'intrépidité du grand CHARLES : car à la Journée de Temeſvar, il fit des actions de valeur, qui leur fit deſeſperer de la victoire. Leur déroute en effet fut entiere, & il n'y eut dans l'Armée Chrétienne, ni Officiers ni Soldats, qui ne donnaſſent au jeune Duc de Lorraine, les même éloges dont le Camp d'Iſraël retentit autrefois en l'honneur du jeune David, aprés la défaite des Philiſtins. Tel fut le coup d'eſſai du Fils, tout ſemblable à celui que ſon Pere a-

voit fait ſur le Raab, lorſque s'étant dérobé à la Cour de l'Empereur, dont la prudence le retenoit à Vienne, pour ne pas l'expoſer ſitôt aux hazards, il partit avec autant d'aſſûrance que s'il avoit eu le conſentement exprés de Sa Majeſté Impériale; & étant arrivé tout à propos dans le temps d'une ſanglante bataille, ſeul à la tête de ſon Régiment de Cuiraſſiers, il courut à l'Aîle droite de l'Armée, qui commençoit à lâcher le pied; s'oppoſa avec ſa petite Troupe à un puiſſant Corps d'Infideles, qui faiſoit tout plier; le chargea, le défit; & pouſſant ſon cheval droit au Muſulman qui portoit le grand Etendart de la Porte, le lui arracha des mains; & c'eſt celui que nous voyons encore aujourd'hui dans la Chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, comme un monument éternel de la valeur & de la piété de ce grand Prince.

Ce furent là les apprentiſſages de

Charles à la Bataille de Raab, comme on vient de rapporter ceux de LEOPOLD à celle de Temeſvar : apprentiſſages qui valent des coups de Maîtres, & dont on ne doit pas être ſurpris, ſi l'on fait réflexion que les hommes extraordinaires, dés le premier pas qu'ils font dans la carriere de la gloire, arrivent à l'héroïſme, où les autres ne parviennent que lentement, aprés avoir fait bien du chemin.

On comprend aſſez quelle fut la joie de la Reine, au retour de ce cher Fils, dont le courage naiſſant l'avoit fait trembler dans tout le temps de ſon abſence ; lorſqu'elle le revit couvert de lauriers. Je ne dis rien des actions de graces qu'elle en rendit, & qu'elle en fit rendre à Dieu. C'eſt à quoi l'on ſçait qu'elle ne manquoit jamais en pareilles occaſions. Mais la réſolution que prit l'Empereur de faire faire au jeune Duc ſa ſeconde Campagne ſur le Rhin, fit de la peine à

Eleonor, pour la même raison qui l'avoit empêché la premiere fois de l'envoyer de ce côté-là. Mais Sa Majesté Impériale la fit passer sur cette délicatesse, & lui dit qu'il n'y avoit point à craindre de ressentiment de la part du Roy Tres-Chrétien, trop juste & trop généreux, pour trouver mauvais qu'un Neveu, dans les conjonctures présentes, combattît sous les Enseignes d'un Oncle qui lui tenoit lieu de Pere.

Le Duc se rendit dont à l'Armée, commandée par le Prince Louïs de Bade, qui eut pour lui les plus grands égards; qui le fit de tous ses Conseils, & qui lui déféra l'honneur de commander en chef le Siége du Château d'Ebernbourg. Il le conduisit avec tant de sagesse, & le poussa avec tant de vigueur, qu'en peu de jours il se rendit maître de la Place, malgré la bravoure du Gouverneur qui la défendoit.

Eleonor ne songeoit pas avec

moins de zele à l'avancement du Prince CHARLES ſon ſecond Fils, que le Seigneur avoit paru dés ſon enfance appeller à l'Egliſe, pour en être un des plus grands ornemens. Elle lui avoit déja procuré le grand Prieuré de Caſtille, par le moyen de la Reine d'Eſpagne, Sœur de l'Impératrice Eleonor; & Innocent XI. qui tenoit alors le Siége Pontifical, outre une Abbaye conſidérable en Sicile, qu'il lui confera, le fit Coadjuteur de deux autres dans les Terres du Patrimoine de S. Pierre; à quoi, lorſqu'il s'agît de l'Evêché d'Olmultz, il ajouta un ample Bref d'éligibilité, pour poſſeder non ſeulement cet Evêché, mais les autres dont il étoit ou pouvoit être Chanoine. Ce ſont les termes du Bref d'Innocent, où Sa Sainteté s'expliquant des motifs de cette étenduë de pouvoirs, marque entre les autres, les grandes obligations qu'a l'Egliſe au zele & à la piété de l'Au-

guſte Maiſon de Lorraine. Mais le rétabliſſement de SON ALTESSE ROYALE ſur le Trône de ſes Ayeux, étant le point capital, qu'elle ne perdoit jamais de vuë, elle jugea ſagement, qu'elle y travailleroit plus efficacement à Vienne, où elle ſe rendit avec ſa Famille, pour être plus à portée d'en ſolliciter l'Empereur ſon Frere, & de lui faire prendre efficacement en main les interêts de ſon Aîné, qui ſeroit à ſa Cour, & qu'il auroit continuellement devant les yeux.

Mais avant que d'arriver à cette Capitale, elle eut dans la route une avanture, qui fut pour elle une occaſion de marquer ſa confiance en Dieu, & ſa tendreſſe envers SON ALTESSE ROYALE. Sejournant en un lieu diſtant de Vienne d'environ deux journées, on lui vint dire que LEOPOLD ſon Fils aîné étoit perdu ; qu'on l'avoit cherché par-tout ſans pouvoir le trouver, & qu'il

qu'il y avoit à craindre qu'il ne fût pris par des Turcs débandez, qui faisoient des courses bien avant dans le Pays. La tendre Mere, à cette étonnante nouvelle, fut saisie de frayeur, son sang pensa se glacer dans ses veines : mais un moment aprés, à l'exemple du Roy Prophéte, elle leva les yeux vers la sainte Montagne, d'où lui étoit venu si souvent un prompt secours dans les accidens de la vie; & s'adressant à Dieu, en qui elle avoit une confiance sans bornes : *Vous me le rendrez, Seigneur*, lui dit-elle, *ce cher Fils; je l'ai mis sous votre protection.* Elle le recouvra en effet le jour-même; & lorsqu'il reparut à ses yeux, elle l'embrassa avec une joie tres-sensible, lui faisant cependant un doux reproche de lui avoir causé une si terrible inquiétude.

Levavi oculos meos in montes, unde veniet auxiliũ mihi. *Ps. 120.*

Pendant le sejour qu'elle fit à Vienne, le zele qu'elle y eut pour les affaires temporelles des Princes

ſes Enfans, ne diminua rien de celui qu'elle avoit toujours eu pour le bien ſpirituel de ſon ame, & pour ſa propre perfection. Il devint même tous les jours plus ardent, à meſure qu'elle approchoit de ſa fin. On lui voyoit plus de panchant pour la retraite, plus de dégoût des choſes du monde, plus d'attachement à l'oraiſon, & il paroiſſoit bien par les ardeurs qu'elle y ſentoit, que le Saint Eſprit ménageoit d'autant moins cette précieuſe Victime, qu'elle étoit moins éloignée du temps de ſon ſacrifice. L'Impératrice régnante fut ravie de la voir; la Reine de ſa part la revit avec joie : c'étoit entre ces deux grandes Ames l'union la plus intime, & la confiance la plus parfaite. Il n'y avoit gueres de jours qu'elles ne ſe viſſent enſemble, & qu'elles ne ſe communicaſſent leurs plus ſecretes penſées. Dés les premiers entretiens qu'elles eurent ſur les obligations qu'elles avoient à

Dieu l'une & l'autre, & ſur les moyens qu'elles devoient prendre pour s'en acquitter, elles s'ouvrirent mutuellement de ce qui ſe paſſoit dans leur interieur, & elles ſe trouverent dans les mêmes diſpoſitions. Le monde leur étoit également à charge; la pompe, les divertiſſemens, les ſpectacles n'avoient que du deſagrément pour elles. Elles ſe plaignoient mutuellement de ſe voir aſſujetties à la vie de la Cour, & elles ſe protesterent l'une à l'autre, que ſi elles étoient en liberté, elles prendroient bien-tôt le parti de s'enfermer dans un Cloître, pour y mourir entiérement au monde, & ne vivre qu'à Dieu ſeul. La Reine pouſſant l'ouverture plus loin : *Je ne puis rien vous diſſimuler*, *Madame*, lui dit-elle; *je vous avouë, & vous êtes la ſeule au monde à qui je faſſe cette confidence ; je vous avouë, dis-je, que ma réſolution eſt priſe. Si Dieu me fait la grace de ſurvivre au rétabliſſe-*

ment de mon Fils aîné dans ſes Etats, je renoncerai abſolument au monde, aprés l'avoir aidé quelque temps de mes conſeils, & l'avoir chargé du ſoin de ſes Freres, dont je me repoſerai ſûrement ſur lui, ſçachant la tendreſſe de ſon cœur pour eux. Il y a à Pont-à-Mouſſon, qui n'eſt qu'à cinq lieuës de ſa Capitale, un ſaint Monaſtere, qui garde l'eſprit primitif de Sainte Claire, où j'irai paſſer le reſte de mes jours, à l'exemple de Philippe de Gueldres de ſainte mémoire, Reine & Ducheſſe comme moi; pour vivre & mourir, ainſi qu'elle a fait, dans les humiliations & dans les auſtéritez de la vie religieuſe. Vous êtes bienheureuſe, lui répartit l'Impératrice la larme à l'œil, & le cœur attendri, *que Dieu vous ait inſpiré une ſi ſainte vocation, & qu'étant maîtreſſe de vous-même, rien ne puiſſe en empêcher l'exécution, quand une fois vous aurez eu la conſolation de voir votre cher* Leopold *en poſſeſſion de la Lorraine, ce qui*

ne peut manquer d'arriver incessamment. Pour moi, quelque inclination que j'aye, comme vous, pour la solitude & pour le Cloître, il y a bien des obstacles qui m'en ferment l'entrée. C'est à la divine Providence que j'abandonne mon sort. Elles convinrent, à la fin de ce discours, que n'étant encore ni l'une ni l'autre en pouvoir de rompre les liens qui les tenoient au monde, leur ressource présente étoit de s'en séparer de cœur, & d'y vivre, tant qu'il plairoit à Dieu, aussi humbles & aussi mortifiées, que si elles étoient Religieuses. S'étant donc animées l'une & l'autre à ce genre de vie, si rare dans les Personnes de leur rang, comme si elles fussent entrées dans une nouvelle carriere, elles y marchoient à grands pas ; il n'y avoit ni difficultez, ni répugnances de la nature, ni considérations humaines, ni prétextes de bienséance ou de santé, qui les arrêtassent dans les

voies de la plus haute perfection. Les vertus qu'elles avoient pratiquées juſqu'alors, ne leur paroiſſoient que de foibles eſſais, en comparaiſon de celles auſquelles elles aſpiroient, & qu'elles ne croyoient pas encore avoir acquiſes; le renouvellement de ferveur avec lequel elles ſe portoient aux actions qui leur avoient été ordinaires, les faiſoit effectivement ſembler toutes nouvelles. Si elles prioient, ſi elles aſſiſtoient aux divins Offices, ſi elles approchoient des Sacremens les Fêtes & les Dimanches, par-tout elles paroiſſoient ſi pénétrées de Dieu, que ce qui avoit de tout temps ſi fort édifié en elles, étoit devenu l'admiration de la Ville & de la Cour. C'étoit un ſpectacle auquel on couroit en foule, de voir une Reine & une Impératrice, avec les Archi-Ducheſſes, aller à pieds deux fois la ſemaine dans les deux grands Hôpitaux de Vienne, dans le moin-

dre desquels il y a toujours plus de quinze cens personnes ; de voir, dis-je, ces admirables Princesses, les manches retroussées, visiter toutes les salles, les mains chargées de mets, dont elles régaloient les malades ; leur parler avec une douceur charmante, & leur rendre avec une joie toute céleste, tous les services qu'elles pouvoient. Mais où elles s'acquittoient à la lettre de la parole qu'elle s'étoient donnée de vivre en Religieuses, c'est lorsque l'Impératrice, pour respirer plus librement un air de piété, s'échapoit de la Cour, & alloit passer quelques jours dans une Communauté qui étoit de son inclination particuliére. La Reine lui étoit trop unie, pour ne pas être de sa compagnie dans cette retraite également agréable & spirituelle. Elles s'y faisoient donc l'une & l'autre une loi, non seulement de ne rien déranger de la discipline domestique, mais de la

garder elles-mêmes auſſi exactement que deux Novices ; de ne manquer à l'obſervation d'aucune regle, & de ne ſouffrir nulle diſtinction ni à table, où elles vouloient être ſervies comme les moindres Religieuſes, ni ailleurs, où elles prétendoient qu'on n'usât de nulles cérémonies avec elles ; & ſi quelqu'une des Religieuſes venoit à ſe ſervir de certains termes reſpectueux dûs à leur dignité : *Il n'y a ici*, diſoient-elles, *ni Impératrice, ni Reine, ni Majeſté ; nous avons laiſſé ces titres à la Cour : nous ſommes vos ſœurs, & les ſervantes de* JESUS-CHRIST *comme vous.* Il leur auroit été bien doux de faire un plus long ſejour dans un lieu ſi ſaint & ſi tranquille : mais il falloit retourner au Palais, pour ne donner à l'Empereur nul ſujet de ſe plaindre de leur abſence. A peine y furent-elles, que Sa Majeſté Impériale reçut un Courier extraordinaire, par lequel il apprit que les

Plénipotentiaires de France, d'Angleterre, & des Etats Généraux, assemblez au Château de Ryswik, étoient déja convenus des Articles de la Paix dés le 20e de Septembre de l'année 1697, & qu'on lui dounoit jusqu'au premier de Novembre, pour délibérer de l'acceptation du Traité, & pour entrer dans la conclusion de la Paix générale. L'Empereur, en son nom, & au nom de tout l'Empire, envoya ordre à ses Ambassadeurs, qui étoient de la Conférence, de donner les mains au Traité; mais d'avoir soin que le rétablissement du Duc de Lorraine y fût inseré, comme un Article aussi capital, que ce qui regardoit Sa Majesté Impériale. Les interêts de la Reine sa Sœur lui étoient trop chers pour les oublier dans cette importante occasion, & il y alloit de son honneur, de ne pas négliger les Enfans d'un Prince auquel il étoit redevable de sa Cou-

ronne & de l'Empire. On n'y fit nulle réſiſtance; & la France, dont il s'agiſſoit particuliérement, n'y forma point d'obſtacle; le Roy, ainſi qu'on l'a déja dit, y étant tout diſpoſé, lors-même que Charles V. étoit encore en vie, dés que les Alliez auroient mis bas les armes. Ainſi les voyant unanimement réſolus à finir la Guerre, il eut de la joie de remettre la Lorraine entre les mains d'un Prince, qui depuis la mort de ſon Pere, en étoit devenu le légitime Maître; & il y fut d'autant plus porté d'inclination, qu'il le ſçavoit, tout jeune qu'il étoit, d'une ſageſſe beaucoup ſupérieure à ſon âge, & d'un eſprit ſi droit & ſi bien fait, qu'il étoit aſſuré de n'avoir jamais de difficulté avec lui. Sa Majeſté avoit donc ordonné à Meſſieurs de Harlay, de Crécy, de Callieres ſes Plénipotentiaires, d'accorder ſans aucune difficulté cet Article, qui fut effectivement le vingt-huitiéme

du Traité fait entre LEOPOLD Empereur, & LOUIS LE GRAND Roy de France, en ces termes : *M. le Duc de Lorraine ayant été uni en cette Guerre avec Sa Majesté Impériale, & ayant voulu être compris dans le présent Traité, il sera rétabli pour soi, & ses Héritiers & Successeurs, dans la libre & pleine possession des Etats, lieux & biens que le Duc* CHARLES *son Oncle paternel possedoit en mil six cens soixante & dix, lorsque le Roy Tres-Chrétien s'en empara.* Il y a certaines explications énoncées dans les Articles suivans, qui ne sont point de mon sujet. La date est du 30e d'Octobre 1697.

Ce fut une joie universelle dans la Cour Impériale, & sur-tout dans celle de la Reine, qui vit enfin ses vœux accomplis, & qui ne songea plus qu'à disposer tout pour aller mettre le Duc son Fils sur le Trône de ses Peres : mais la joie ne fut pas longue ; & tandis qu'elle or-

donnoit tous les préparatifs pour le voyage de Lorraine, la Providence, toujours adorable dans ſes deſſeins, lui fit ſentir, par un commencement d'hydropiſie, qui croiſſoit petit à petit, qu'elle en avoit un autre à faire, auquel elle devoit ſe préparer, & que c'étoit le grand voyage de l'Eternité. Elle entendit intérieurement la voix de Dieu, qui lui diſoit, comme autrefois à un Roy d'Iſraël : *Mettez ordre aux affaires de votre Maiſon, car vous allez mourir bien-tôt.* Cet avis du Ciel l'étonna d'abord ; & quoi qu'elle acceptât à l'inſtant-même ce rigoureux Arrêt avec la ſoumiſſion la plus parfaite ; la conjoncture d'une Paix favorable à ſa Maiſon, & des fruits qu'elle étoit ſur le point d'en recueillir, lui en fit ſentir toute la rigueur ; Dieu le permettant ainſi, pour lui donner le mérite d'un plus grand ſacrifice. Elle étoit à la veille de voir le triomphant Avénement

Iſai. 38. 1.

de ſon Fils dans ſes Etats, & d'être témoin de la joie de ſes Peuples, qui ſouhaitoient paſſionnément de la voir elle-même. Le Prince CHARLES étoit déja à la verité dans les Dignitez de l'Egliſe, & il y en avoit d'autres plus éminentes, qui lui étoient deſtinées : mais les deux Princes JOSEPH & FRANÇOIS étoient ſi jeunes, qu'ils avoient encore beſoin de ſa main, pour cultiver les rares qualitez qu'on voyoit déja briller en eux ; & de ſon autorité, pour leur faire des établiſſemens conformes à leur naiſſance. Il faut qu'elle ferme les yeux à tous ces tendres objets ; & que, comme le Légiſlateur d'Iſraël, ſe voyant toute prête de la Terre promiſe, elle ſoit privée du plaiſir d'y entrer. On avoit beau eſſayer de la divertir, pour éloigner de ſon eſprit l'idée toujours préſente d'une mort prochaine ; le mal qui gagnoit tous les jours, la tenoit ſans relâche

dans une ſainte ſollicitude, pour s'y diſpoſer en parfaite Chrétienne. Elle fut plus de ſix ſemaines avant le dernier accident qui lui arriva, qu'elle voyoit tous les jours ſon Confeſſeur, qu'elle s'entretenoit pluſieurs heures avec lui des affaires de ſa conſcience, & qu'elle prenoit, avec ſes avis, toutes les meſures les plus propres pour achever heureuſement ſa courſe. Une ame ſi bien diſpoſée à paroître devant Dieu, n'avoit garde d'être ſurpriſe; & s'étant ſi long-temps familiariſée avec la mort, par la fréquente méditation qu'elle en avoit faite, elle s'étoit miſe en état de la voir de prés, ſans en être troublée. Etant allé prendre l'air de la Campagne avec l'Empereur ſon Frere, elle en revint avec une groſſe fluxion, qui fut ſuivie d'un aſſoupiſſement, dont elle n'étoit réveillée que par des douleurs aiguës, qu'elle ſentoit de temps en temps. S'étant trouvée un

peu mieux le jour ſuivant, à la foibleſſe prés qui ne la quitta plus, ſon courage la ſoûtenant, elle n'omettoit aucune de ſes dévotions ordinaires, ſur-tout la ſainte Communion, qu'elle voulut recevoir le Dimanche ſuivant, comme ſon Viatique pour l'Eternité; ce qu'elle fit avec une ferveur qui ne ſe ſentoit nullement de ſon infirmité. Ce Pain de vie parut l'avoir fortifiée : car malgré la fatigue de ſes longues prieres, elle s'occupa un temps conſiderable à expédier des affaires, & ſoupa-même en public : mais ſe retirant le ſoir, elle ſe trouva ſi mal, qu'on fut obligé de la mettre incontinent au lit. Ce qu'elle ſouffroit alors, lui faiſoit moins de peine, que l'impuiſſance où elle étoit de faire ſes priéres à genoux. La fiévre ſe déclara la nuit, & fit craindre que ſes preſſentimens de la mort, qu'elle avoit depuis quelques mois, ne fuſſent que trop véritables. On fit dés

le matin une Conſultation de Medecins, qui fut aſſez inutile, faute d'avoir bien connu, ou de n'avoir pas connu aſſez-tôt la ſource de ſon mal. Ils lui ordonnerent un remede, qu'elle crut devoir être fort douloureux ; elle s'y ſoumit, & ſe contenta de dire qu'il falloit mourir Martyre. Sur les ſix heures du ſoir, l'Empereur & l'Impératrice ſe rendirent chez elle ; & parmi les démonſtrations de leur tendre amitié, lui ayant dit qu'ils eſperoient que Dieu la conſerveroit & pour eux & pour ſes Enfans, elle ne répondit rien autre choſe, ſinon qu'il étoit le Maître, & qu'il diſpoſeroit de ſa vie ſelon ſa tres-ſainte volonté. L'Empereur s'étant retiré, l'Imperatrice reſta encore quelque temps auprés de la Malade ſa chere amie, & lui dit qu'on alloit lui mettre en ſa chambre l'Image miraculeuſe de Notre-Dame ; à quoi elle répondit : *C'eſt une grace que je ne mérite pas, il*

il ne faudroit pas en priver le peuple, c'est l'objet de sa dévotion. Cette Image est celle qu'on dit avoir pleuré à Tocaille, & que l'Empereur avoit fait apporter de Hongrie, pour servir de défense à la Capitale de l'Empire.

A la vuë de cette Image, Eleonor, qui dés le temps de son enfance avoit pris la Sainte Vierge pour sa Protectrice & sa Mere, sembla reprendre une nouvelle vigueur; & renouvellant tous ses sentimens de vénération, d'amour & de confiance envers la Mere de Dieu, elle recita, comme elle avoit coutume de le faire tous les jours, son Chapelet d'une voix assez haute pour être entenduë dans toute la Chambre; à quoi elle ajouta les Litanies de la même Vierge, & le *Salve Regina*; priant cette Reine du Ciel & de la Terre de lui continuer ses bontez jusqu'à la mort, & de lui obtenir de son cher Fils

le pardon de ses péchez ; ce qu'elle dit du fond de son cœur, en baisant tendrement son Image. Son Confesseur, qui étoit toujours à ses côtez, la voyant extrêmement baissée, & sçachant le desir qu'avoit la pieuse Reine de mourir munie de tous les secours de l'Eglise, lui administra ceux qui étoient de son ministere ; & tandis qu'on alloit querir l'Onction des Mourans, une apoplexie de sang en prévint l'application ; on n'eut que le temps de réciter les Prieres des Agonisans, pendant lesquelles, au moment qu'on lui donnoit la Bénédiction avec l'Image de Notre-Dame, la vertueuse Reine expira, pour aller recevoir dans le Ciel une Couronne plus précieuse & plus durable que celles qu'elle avoit portées sur la Terre.* La Priere des Mourans fut changée en celle des Morts. Le Pere dit tout haut le *De profundis*, à quoi personne du Service de la

* Ce fut vers le 20e de Dec. de l'an 1697.

Princeſſe ne put répondre que par des gémiſſemens, des ſanglots & des larmes. *Ce qui doit vous conſoler*, leur dit alors le Confeſſeur, *c'eſt qu'elle n'aura pas long-temps beſoin de nos prieres. Je connois depuis long-temps l'état de ſon intérieur ; c'étoit un Ange.* On dreſſa incontinent un Autel prés de ſon lit, où le Pere dit la Sainte Meſſe, pour prier le Pere des miſericordes d'effacer par le précieux Sang du Rédempteur, les tâches qui pouvoient être reſtées dans l'ame de la Défunte. Aprés quoi s'étant retiré, l'Impératrice qui y avoit aſſiſté, vint ſe jetter aux pieds du lit de celle qui avoit été ſa Confidente & ſa Compagne dans ſes dévotions les plus ſecretes ; & ayant découvert ſes mains, elle les arroſa de ſes larmes, elle les baiſa, & y demeura le viſage collé juſqu'au ſouper de l'Empereur.

qu'elle mourut âgée de 45 ans.

Lorſqu'il fallut enſevelir la Rei-

ne, l'abondance du ſang qui l'avoit étouffée, & qui s'étoit épanché par tout ſon corps, fut cauſe qu'on ne permit pas à ſes Demoiſelles de lui rendre cet office, qui leur appartenoit de droit. Celles qui eurent cet honneur, furent deux perſonnes de la Chambre des plus affidées, qui étoient de ſervice le jour de ſon décés. C'eſt de l'une d'elles que je ſçais ces circonſtances, & les ſuivantes.

Lorſqu'on la mit dans le cercueil, on répandit ſur elle tout ce qu'on avoit préparé pour l'embaumer, & on étendit ſur ſon corps le ſaint Habit des Religieuſes de Sainte Claire, qu'elle s'étoit fait faire quelque temps auparavant, & dont elle avoit ordonné à ſa premiere Femme de Chambre, qu'on la revêtît à la mort. Ce ne fut pas au reſte en cette vertueuſe Princeſſe une vaine cérémonie, telle qu'on la voit quelquefois en des Dames du ſiécle, qui ayant à peine vêcu en Chrétiennes, s'ima-

ginent mourir en Religieuſes, quand elles s'en font donner l'habit, dans le temps qu'elles ne ſont plus. Foible reſſource à des ames mondaines, de porter alors les livrées de la Religion, aprés avoir ſuivi les maximes du monde pendant leur vie! Il n'en fut pas de même de la pieuſe Reine. Ce fut en elle une dévotion ſolide, dont le fondement étoit un amour extrême de la vie religieuſe, une ſincere détermination de l'embraſſer au premier moment qu'elle en auroit la liberté, & enfin une conduite auſſi religieuſe dans la Cour, qu'elle auroit été dans le Cloître. A quoi je dois ajouter, que de ſon vivant, ſa piété l'avoit portée à s'enrôller dans le Tiers-ordre de ſaint François, dont ſainte Claire étoit la premiere Fille en JESUS-CHRIST; & c'eſt ce que l'Impératrice Eleonor fit elle-même quelques années aprés, à ſon exemple.

La conſternation fut générale dans

tout l'Empire, dés qu'on y ſçut la mort de cette admirable Princeſſe; elle ſe répandit bien-tôt juſqu'en Pologne, où ſa mémoire étoit toujours en vénération : mais elle fut extrême, & dans la Cour Impériale, où elle avoit gagné tous les cœurs, & dans la Lorraine, qui s'étoit promis de la poſſéder inceſſamment, & de jouïr ſous ſes auſpices, de la plus douce tranquillité.

Je paſſe ſous ſilence le triſte état où ſe trouverent les Princes ſes Enfans, qui perdoient la Perſonne du monde qui leur étoit la plus chere. On les avoit fait retirer de ſes yeux, lorſqu'on la vit dans l'extrêmité, pour épargner à la tendre Mere la vuë affligeante de ſes Fils bien-aimez, qu'elle alloit laiſſer orphelins; & aux Fils le déplorable ſpectacle d'une Mere agoniſante. La douleur ne fut que ſuſpenduë ; elle ſe déploya toute entiere, dés qu'ils apprirent qu'ils n'avoient plus de Mere

au monde. Ils en eurent le cœur percé, ils éclaterent en ſanglots, ils verſerent des torrens de larmes; & pour comprendre quelle fut leur déſolation, il ne faut que ſçavoir qu'ils perdoient la meilleure de toutes les Meres, & qu'ils étoient eux-mêmes les Fils les plus reconnoiſſans & les plus tendres.

Je ne dis rien des Obſeques que l'Empereur fit faire à la Reine ſa Sœur; elles furent les plus magnifiques. Le Convoy fut précédé du Roy des Romains, de l'Archi-Duc, des Archi-Ducheſſes, & de toutes les perſonnes qualifiées de l'Empire, qui ſe trouverent alors à Vienne. Mais ce qui en fit la décoration la plus touchante, & la plus glorieuſe à la mémoire d'Eleonor, c'eſt qu'il fut ſuivi d'une multitude innombrable de peuples, de veuves, d'orphelins, de pauvres, qui fondant en larmes, crioient à haute voix qu'ils avoient perdu leur Mere. Le corps

fut porté par les Chambellans de Sa Majeſté Impériale, dans le Tombeau des Empereurs & des Impératrices; & ſon cœur fut depoſé dans l'Egliſe des Peres Auguſtins, où ſe firent les Services pendant ſix ſemaines.

Quand le temps de ces devoirs funébres fut écoulé, l'Empereur fit partir le Maréchal de Carlinfort & l'Abbé le Bégue, pour aller prendre poſſeſſion de la Lorraine au nom de SON ALTESSE ROYALE ſon Neveu, dont le départ fut remis au mois d'Avril de l'année ſuivante. Pendant tout l'hyver on fit les diſpoſitions pour le voyage de Lorraine, où le Duc amena avec lui le Prince FRANÇOIS, le plus jeune de ſes Freres. Le Prince CHARLES fut encore quelque temps à Vienne, d'où il paſſa à ſon Evêché d'Olmults; & celui d'Oſnabruk ayant été vaquant, il en fut élû Evêque, & enſuite Electeur de Tréves. Le Prince

JOSEPH resta dans la Cour Impériale : Prince aimable, s'il en fut jamais, & digne d'une plus longue vie. L'Empereur qui avoit pour lui une singuliere affection, le retint auprés de sa Personne, & le fit élever avec l'Archi-Duc, qui tient aujourd'hui les resnes de l'Empire, qu'il gouverne avec une sagesse & une autorité, qui fait l'admiration de toute l'Europe. Le jeune Prince, que la Nature avoit fait naître avec les inclinations les plus nobles, profitant admirablement d'une si heureuse éducation, en faisoit espérer des suites éclatantes. C'étoit la voix commune, qu'il alloit marcher sur les traces des Héros de sa Maison : mais à peine cueilloit-il les premiers lauriers, que la mort l'arrêta à l'entrée de l'illustre carriere qu'il commençoit à fournir avec la valeur de Charles V. son Pere. Ce fut le 16e d'Août de l'année 1705, à la Bataille de Cassano, où son courage

l'emportant dans les endroits les plus périlleux, il reçut une bleſſure, dont il mourut, auſſi regretté de Sa Majeſté Impériale, qu'il en étoit tendrement aimé. Les Princes CHARLES & FRANÇOIS ſes Freres ne lui ſurvêcurent que de dix ans, ayant été enlevez l'un & l'autre, par une fatale maladie, la même année 1715.

Le premier faiſoit plus d'honneur à l'Egliſe par l'éclat de ſes vertus, que l'Egliſe ne lui en faiſoit par la ſplendeur de ſes dignitez. Le ſecond joignoit en lui des qualitez qui l'auroient également diſtingué dans l'Egliſe & dans l'Epée : mais l'inclination qu'il avoit paru avoir dés ſon bas âge pour l'état Eccléſiaſtique, lui avoit déja fait déférer l'Abbaye de Stavelo, qui n'étoit qu'un premier pas aux places éminentes, où ſa naiſſance & ſon mérite n'auroient pas manqué de l'élever.

La mort de ces Princes étoit une perte irréparable, ſi la divine Pro-

vidence n'eût reüni dans leur Aîné ce qu'ils avoient chacun d'éminentes qualitez, telles qu'on les voit aujourd'hui briller dans SON ALTESSE ROYALE.

Ce Prince partit donc de Vienne sur la fin d'Avril de l'an 1698, 1698.
accompagné du Général Avesberg, que l'Empereur lui avoit donné pour le conduire; n'ayant avec lui de ses Sujets que le Marquis de Custine, les Comtes de Stainville, Desarmoises, & le Bégue, & quelques Italiens d'une condition trés distinguée, le Marquis de Lunati, le Marquis de Spada, & le Comte de Taxis. Le Pere Creits, dont j'ai déja parlé, fut du voyage, par les ordres de SON ALTESSE ROYALE, qui voulut l'avoir en Lorraine, comme à Vienne, auprés de sa Personne, & qui lui a donné constamment sa confiance, par l'experience qu'il avoit déja faite, & qu'il fit toujours depuis, de sa sagesse,

de ſa droiture, de ſon zele, & de ſon inviolable fidelité à ſon ſervice. Le Roy Tres-Chrétien ayant eu avis que le nouveau Duc de Lorraine prenoit ſa route par Straſbourg, ordonna qu'on l'y reçût à ſon paſſage, comme ſa propre Perſonne. On lui fit effectivement tous les honneurs dûs à un Prince de ſon rang, pour qui Louis le Grand avoit une conſidération toute particuliere; & le Marêchal d'Uxelles, qui ſe ſouvenoit de la maniere généreuſe dont Charles Cinq en avoit uſé envers lui à la ſortie de Mayence, étant alors Gouverneur de Straſbourg, ne négligea rien de ce qu'exigeoit ſa reconnoiſſance, & de ce qui pouvoit contribuer à l'exécution des ordres de Sa Majeſté.

Son Altesse Royale étant arrivée à Lunéville, il y ſejourna juſqu'à ce que les Troupes de France euſſent évacué ſes Etats. Aprés

quoi il se rendit à Bar pour la célébration de son Mariage avec MADAME ROYALE CHARLOTTE-ELISABET D'ORLEANS, les délices de la France, Niéce tres-singuliérement chérie de LOUIS LE GRAND, Princesse des plus accomplies de l'Europe, & dont c'est faire l'éloge en trois mots, de dire qu'elle a toutes les perfections de corps, d'esprit & de cœur, propres à remplacer la Reine-Duchesse, dont je viens de faire voir en racourci la pieté envers Dieu, l'amour de son Epoux, la tendresse pour ses Enfans, l'humeur bienfaisante, & l'incomparable bonté envers ses peuples : toutes qualitez qui paroissent dans l'Epouse de LEOPOLD Premier, avec le même éclat qu'elles ont paru dans ELEONOR-MARIE son Auguste Mere.

Je finis ici son Histoire, & je laisse à ceux qui sont chargez de

faire celle de Lorraine, le ſoin de décrire la magnifique & la triomphante Entrée de LEURS ALTESSES ROYALES dans Nancy, & la joie univerſelle de leurs Sujets, à qui cet heureux jour fut le commencement du ſiécle d'or, qui alloit renaître ſous le regne d'un Souverain né pour faire le bonheur de ſes Etats.

FIN.

TABLE
DES MATIERES
SELON LEUR ORDRE,
EN FORME DE RECAPITULATION.

FIN.